

MONTE-CRISTO  
TROISIÈME PARTIE  
LE COMTE DE MORCERF  
(1851)



ALEXANDRE DUMAS  
en société avec M. Auguste Maquet

Monte-Cristo  
troisième partie

Le comte de Morcerf

drame en cinq actes, en dix tableaux

*Ambigu-Comique. – 1<sup>er</sup> avril 1851.*

LE JOYEUX ROGER  
2014

ISBN : 978-2-923981-98-7

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

*Boudoir de garçon chez Morcerf ; des armes, des pipes,  
des cannes ; un portrait de Mercédès avec le costume catalan ;  
un portrait du comte en costume de Palikare.*

#### Scène première

Albert de Morcerf, en robe de chambre turque, couché sur une causeuse. Un petit groom lui allume une longue pipe turque. Germain entre, portant les lettres et les journaux sur un plat de porcelaine monté.

ALBERT

Qu'est-ce que cela, Germain ?

GERMAIN

Les lettres et les journaux de M. le vicomte.

ALBERT

Voyons. (Il prend deux lettres.) Comment sont venues ces deux lettres ?

GERMAIN

L'une par la poste, l'autre par le valet de chambre de madame Danglars.

ALBERT

Faites dire à madame Danglars que j'accepte la place qu'elle veut bien m'offrir dans sa loge... Puis vous passerez chez Rosa vous-même ; vous lui direz que j'irai souper avec elle en sortant de l'Opéra, et que j'y conduirai probablement un ami. Vous porterez chez elle six bouteilles de vins assortis : chypre, xérès, malaga, et un baril d'huîtres d'Ostende. Prenez les huîtres chez Philippe, et dites que c'est pour moi.

GERMAIN

M. le vicomte a commandé à déjeuner pour ce matin ?

ALBERT

Oui.

GERMAIN

Pour quelle heure ?

ALBERT

Pour dix heures et demie.

GERMAIN

Combien de couverts ?

ALBERT

Six ou sept ; mettez-en plutôt deux de plus que deux de moins. À propos, passez chez madame la comtesse de Morcerf, et dites-lui que c'est probablement ce matin que j'aurai l'honneur de lui présenter M. le comte de Monte-Cristo. Mais voilà quelqu'un, ce me semble ; voyez donc.

## Scène II

Les mêmes, Lucien Debray.

DEBRAY

Peut-on entrer ?

ALBERT

Comment ! vous, Debray, vous que je n'attendais que le dernier ! savez-vous que vous m'effrayez avec votre exactitude ? Que dis-je, exactitude ? Vous arrivez à dix heures moins cinq minutes, quand le rendez-vous définitif n'est qu'à dix heures et demie. C'est miraculeux ! Le ministère serait-il renversé, par hasard ?

DEBRAY

Mon très-cher, rassurez-vous ; nous chancelons toujours, mais nous ne tombons jamais. J'ai passé la nuit à expédier des lettres, vingt-cinq dépêches diplomatiques ! Rentré chez moi ce matin, j'ai voulu dormir, mais le mal de tête m'a pris ; je me suis relevé pour monter à cheval une heure ; à Boulogne, l'ennui et la faim se sont emparés de moi ; alors, je me suis souvenu que l'on festinait chez vous ce matin, et me voilà. J'ai faim, nourrissez-moi ; je m'ennuie, amusez-moi.

ALBERT

C'est mon devoir d'amphitryon, cher ami. Germain ! un verre

de xérès et un biscuit ! En attendant, mon cher, voici des cigares de contrebande ; je vous engage à les goûter et à inviter votre ministre à nous en vendre de pareils.

DEBRAY

Cela ne regarde pas mon ministère. Adressez-vous à celui des finances, rue de Rivoli, section des contributions indirectes, corridor A, n° 26.

ALBERT

En vérité, mon cher Lucien, vous m'étonnez par l'étendue de vos connaissances. Mais prenez donc un cigare.

(Le groom présente à Lucien une bougie rose brûlant dans un petit bougeoir de vermeil.)

DEBRAY, allumant un cigare  
et se renversant sur le divan

Ah ! cher vicomte, que vous êtes heureux de n'avoir rien à faire ! En vérité, vous ne connaissez pas votre bonheur.

ALBERT

Eh ! que feriez-vous donc, mon cher, si vous ne faisiez rien ? Comment ! secrétaire particulier du ministre, lancé à la fois dans la grande cabale européenne et dans les petites intrigues de Paris, ayant des rois, et même mieux que cela, des reines à protéger, des partis à réunir, des élections à diriger ; faisant plus, de votre cabinet et avec votre plume et votre télégraphe, que Napoléon ne faisait, de ses champs de bataille, avec son épée et ses victoires ; possédant vingt-cinq mille livres de rente, en dehors de votre place, un cheval dont Chateaubrun vous a offert quatre cents louis et que vous n'avez pas voulu lui donner, un tailleur qui ne vous manque jamais un pantalon ; ayant l'Opéra, les Variétés et le Jockey-Club, vous ne trouvez pas dans tout cela de quoi vous distraire ?... Alors, j'y tâcherai, moi.

DEBRAY

Comment cela ?

ALBERT se lève

En vous faisant faire une connaissance nouvelle.

DEBRAY

En homme ou en femme ?

ALBERT

En homme.

DEBRAY

Diab! j'en connais déjà beaucoup.

ALBERT

Oui ; mais vous ne connaissez pas celui dont je vous parle.

DEBRAY

D'où vient-il donc ? du bout du monde ?

ALBERT

De plus loin, peut-être.

DEBRAY

J'espère qu'il n'apporte pas notre déjeuner ?

ALBERT

Soyez tranquille, notre déjeuner se confectionne dans la cuisine maternelle. Décidément, vous avez donc faim ?

DEBRAY

Oui, j'ai dîné hier chez M. de Villefort. Avez-vous remarqué cela, cher ami ? c'est qu'on dîne très-mal chez tous ces gens du parquet !

ALBERT

Oh ! pardieu ! dépréciez les dîners des autres ; avec ça qu'on dîne bien chez vos ministres.

BEAUCHAMP, dans l'antichambre

Il nous attend, n'est-ce pas ?

ALBERT

Eh ! tenez, j'entends la voix de Beauchamp dans l'antichambre : vous disputerez, et cela vous fera prendre patience.

### Scène III

Les mêmes, Beauchamp.

GERMAIN, annonçant

M. Beauchamp !



ALBERT

Entrez, entrez, plume terrible ! Tenez, voici M. Debray, qui vous déteste sans vous lire, à ce qu'il dit, du moins.

BEAUCHAMP

C'est comme moi, je le critique sans savoir ce qu'il fait. Bonjour, mon cher Albert ! Une explication... Je vois Debray qui boit du xérès et qui mange des biscuits. Déjeunons-nous où dînons-nous ? J'ai la Chambre, moi. Comme vous voyez, tout n'est pas rose dans notre métier.

ALBERT

On déjeunera ; nous n'attendons plus que deux personnes.

BEAUCHAMP

Quelle sorte de personnes ?

ALBERT

Un gentilhomme et un voyageur.

BEAUCHAMP

Bon ! Deux heures pour le gentilhomme et une heure pour le voyageur. Je reviendrai au dessert. Gardez-moi des fraises, du café et des cigares. Je mangerai une côtelette à la Chambre.

ALBERT

N'en faites rien, mon cher ; que nos convives soient arrivés ou non, à dix heures et demie, nous nous mettons à table.

BEAUCHAMP, regardant à sa montre

Dix heures ! allons, on tentera l'épreuve. D'autant plus que je suis horriblement maussade ce matin.

ALBERT

Bon ! vous voilà comme Debray. Il me semble cependant que, si le ministre est triste, l'opposition doit être gaie.

BEAUCHAMP

Ah ! c'est que vous ne savez point ce qui me menace. J'entends ce matin un discours de M. Danglars à la Chambre, et, ce soir, chez sa femme, une tragédie d'un pair de France.

ALBERT

Mon cher, vous êtes, ce matin, d'une aigreur révoltante. Rappelez-vous que la chronique parisienne parle d'un mariage

entre moi et mademoiselle Eugénie Danglars. Je ne puis donc, en conscience, vous laisser mal parler de l'éloquence d'un homme qui doit me dire un jour : « Vous savez, monsieur le vicomte, que je donne deux millions à ma fille ? »

BEAUCHAMP

Allons donc, Albert, est-ce que ce mariage se fera jamais ! Le roi a bien pu faire Danglars baron, le roi pourra bien le faire pair ; mais il ne le fera jamais gentilhomme, et le comte de Morcerf est une épée trop aristocratique pour consentir, moyennant deux pauvres millions, à une mésalliance.

ALBERT

Deux millions, c'est cependant joli.

BEAUCHAMP

C'est le capital social d'un théâtre du boulevard ou d'un chemin de fer du Jardin des Plantes à la Rapée.

DEBRAY

Laissez-le dire, Morcerf, et mariez-vous. Vous épousez l'étiquette d'un sac, n'est-ce pas ? Eh bien, que vous importe le reste ? Mieux vaut, sur cette étiquette, un blason de moins et un zéro de plus. Vous avez sept merlettes dans vos armes, vous en donnerez trois à votre femme, il vous en restera encore quatre ; c'est une de plus que M. le duc de Guise, qui a failli être roi de France, et dont le cousin germain était empereur d'Allemagne.

BEAUCHAMP

Oh ! vous, Debray, on sait votre faible pour toute la famille.

GERMAIN, annonçant

M. le marquis de Chateaubrun !

#### Scène IV

Les mêmes, Chateaubrun.

BEAUCHAMP

Bon ! voilà le gentilhomme ; nous n'attendons plus que le voyageur.

DEBRAY

Comment ! Chateaubrun ? Mais je le croyais en Afrique.

CHATEAUBRUN

J'arrive d'hier, mon cher monsieur Debray.

ALBERT

Et je vous l'offre aujourd'hui. On ne peut pas servir plus chaud, j'espère !

CHATEAUBRUN

Bonjour, Albert ! Bonjour, monsieur de Beauchamp ! j'ai à vous remercier.

BEAUCHAMP

Moi ?

CHATEAUBRUN

Oui ; vous m'avez consacré un entre-filet, et, quand cela ne nous déplaît pas très-fort, cela nous flatte beaucoup, nous autres gens du monde.

BEAUCHAMP

Je crois bien ! M. le marquis part en amateur, pour regarder, les bras croisés, la prise de Constantine ; on ne prend pas Constantine, on bat en retraite ; monsieur décroise les bras et fait des prodiges.

CHATEAUBRUN

Oui ; mais il y a un homme qui a fait de plus grands prodiges que moi, puisqu'il m'a sauvé, et celui-là, vous n'en dites pas un mot.

BEAUCHAMP

Ah ! oui, M. Maximilien Morel, un capitaine de spahis, qui est arrivé comme deux Arabes (notez que monsieur en avait déjà tué quatre), qui est arrivé comme deux Arabes s'apprêtaient à vous chicoter le cou. Pourquoi diable en parlerais-je ? C'est un soldat, lui, il n'a fait que son métier.

CHATEAUBRUN

C'est égal, mon cher, à l'occasion, je vous le recommande, et à vous aussi, mon cher Debray.

DEBRAY

Mais, moi, je suis à l'intérieur, et cela regarde la guerre.

BEAUCHAMP

Bah ! entre ministres...

DEBRAY

De sorte que vous voilà, n'est-ce pas ? Bon ! nous n'attendons plus que le voyageur.

BEAUCHAMP

Il est dix heures un quart.

ALBERT

J'ai demandé grâce jusqu'à dix heures et demie. Dites-donc, Chateaubrun, vous eussiez dû nous amener votre sauveur ; je l'eusse mis en face du mien.

CHATEAUBRUN

Votre sauveur, Albert ? vous avez donc été sauvé aussi, vous ?

DEBRAY

Comment ferons-nous pour récompenser ces deux bienfaiteurs de l'humanité ? Nous n'avons qu'un prix Montyon !

CHATEAUBRUN

Et de quelle partie du monde nous arrive ce sauveur ?

ALBERT

En vérité, je serais fort embarrassé pour le dire. Quand je l'invitai, voilà tantôt deux ans, il était à Rome ; mais qui peut dire le chemin qu'il a fait depuis ce temps-là ?

CHATEAUBRUN

Ah çà ! mais c'est donc le Juif errant ?

ALBERT

Peut-être bien.

DEBRAY

Le croyez-vous capable d'être exact, au moins ?

ALBERT

Je le crois capable de tout.

BEAUCHAMP

Faites attention qu'avec les cinq minutes de grâce demandées, nous n'avons plus que dix minutes.

ALBERT

Eh bien, j'en profiterai pour vous parler de mon convive.

BEAUCHAMP

Y a-t-il matière à un feuilleton dans ce que vous allez me raconter ?

ALBERT

Oui, et des plus curieux même.

BEAUCHAMP

Dites, alors ; car je vois bien que je manquerai la Chambre et qu'il faut que je me rattrape.

ALBERT

J'étais à Rome, il y a deux ans, au carnaval.

BEAUCHAMP

Nous savons cela.

ALBERT

Oui ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que je fus enlevé par des brigands.

DEBRAY

Est-ce qu'il y a des brigands ?

ALBERT

Et de hideux même, c'est-à-dire d'admirables ; je les ai trouvés beaux à faire peur. Ces messieurs m'avaient donc enlevé et conduit dans un endroit fort triste, qu'on appelle les catacombes de Saint-Sébastien ; j'étais prisonnier sauf rançon, une misère de quatre mille écus romains, vingt-six mille livres tournois. Malheureusement, je n'en avais que quinze cents ; j'étais au bout de mon voyage, mon crédit était épuisé. J'écrivis à Frantz d'Épinay, qui voyageait avec moi et que vous connaissez tous. La question était grave : s'il n'était arrivé à dix heures du matin avec les quatre mille écus, à six heures dix minutes, je devais aller rejoindre les bienheureux saints et les glorieux martyrs avec les reliques desquels j'avais l'honneur de me trouver.

CHATEAUBRUN

Eh bien, Frantz arriva avec les quatre mille écus ?

ALBERT

Non ; il arriva purement et simplement accompagné du convive que je vous annonce, et que, je l'espère, j'aurai l'honneur de

vous présenter.

DEBRAY

Ah ça ! mais c'est donc un Hercule tuant Cacus, que ce monsieur, un Persée délivrant Andromède ?

ALBERT

Non, c'est un homme de ma taille, à peu près.

BEAUCHAMP

Il était armé jusqu'aux dents ?

ALBERT

Il n'avait pas même une aiguille à tricoter.

CHATEAUBRUN

Il traita de votre rançon, alors ?

ALBERT

Il dit deux mots à l'oreille du chef, et je fus libre.

BEAUCHAMP, riant

On lui fit même des excuses de vous avoir arrêté, n'est-ce pas ?

ALBERT

Justement.

DEBRAY

Mais c'était donc l'Arioste ?

ALBERT

Non, c'était le comte de Monte-Cristo.

DEBRAY

Allons donc ! on ne s'appelle pas le comte de Monte-Cristo.

BEAUCHAMP

Attendez donc, attendez donc ! Je crois que je vais vous tirer d'embarras. Monte-Cristo est une petite île près de laquelle j'ai passé en allant à Palerme.

ALBERT

C'est justement cela. De ce grain de sable, de cet atome, est seigneur et roi celui dont je vous parle. Il aura acheté ce brevet de comte quelque part en Toscane.

BEAUCHAMP

Il est donc riche, votre comte ?

ALBERT

Je le crois ! Il possède une caverne pleine d'or.

BEAUCHAMP

Et vous avez vu cette caverne ?

ALBERT

Non ; mais j'en ai entendu parler.

CHATEAUBRUN

Eh ! mais, moi aussi... Un soir, sous la tente où nous attendions notre souper, qui ne venait pas...

DEBRAY

Comme aujourd'hui notre déjeuner.

ALBERT

N'interrompez donc pas, Debray ; que diable ! nous ne sommes pas à la Chambre.

CHATEAUBRUN

Eh bien, Morel, mon sauveur à moi, m'a toujours raconté qu'il était allé pour chasser dans cette île de Monte-Cristo, et que, là, il avait été invité à souper par un inconnu, mais à la condition qu'il se laisserait bander les yeux et conduire sans chercher à savoir où il était.

ALBERT

Eh bien ?

CHATEAUBRUN

Eh bien, il est descendu dans une caverne ; il y a trouvé une espèce d'enchanteur qui l'y a fait servir par des muets et par des femmes près desquelles Aspasia et Cléopâtre n'étaient que des lorettes.

ALBERT

Eh bien, vous jetez un peloton de fil dans mon labyrinthe, mon cher Chateaubrun. Le comte de votre capitaine de spahis, c'est le mien.

DEBRAY

En vérité, mon ami, vous nous racontez des choses invraisemblables.

ALBERT

Cela n'empêche pas que mon comte de Monte-Cristo existe.

DEBRAY

Pardieu ! tout le monde existe. Beau miracle !

ALBERT

Oui ; mais tout le monde n'existe pas dans des conditions pareilles. Tout le monde n'a pas des esclaves noirs, des galeries princières, des armes comme à la Casaba, des chevaux de six mille francs la pièce, des maîtresses grecques.

BEAUCHAMP

Il a une maîtresse grecque ? L'avez-vous vue, au moins ?

ALBERT

Vue, de mes deux yeux vue, une fois au théâtre Vallée, et une fois que je déjeunais chez le comte. Deux fois en tout.

DEBRAY

Il mange donc, votre homme extraordinaire ?

ALBERT

Ma foi, s'il mange, c'est si peu, que ce n'est pas la peine d'en parler.

CHATEAUBRUN

Vous verrez que c'est un vampire.

ALBERT

Eh bien, messieurs, vous allez vous moquer de moi, mais je ne dirais pas non.

BEAUCHAMP

Ah ! bravo !

CHATEAUBRUN

Toujours est-il que votre comte de Monte-Cristo est un galant homme dans ses moments perdus, n'est-ce pas ?

DEBRAY

Oui, sauf ses petits arrangements avec les bandits italiens.

BEAUCHAMP

Bah ! il n'y a pas de bandits italiens !

DEBRAY

Pas de vampires !



BEAUCHAMP

Pas de comte de Monte-Cristo ! et la preuve, mon cher ami, c'est que voilà dix heures et demie qui sonnent.

CHATEAUBRUN

Avouez que vous avez eu le cauchemar, et allons déjeuner.

GERMAIN, ouvrant la porte

Son Excellence le comte de Monte-Cristo.

Scène V

Les mêmes, Monte-Cristo.

MONTE-CRISTO

L'exactitude est la politesse des rois, à ce qu'a prétendu, je crois, un de vos souverains ; mais, quel que soit leur désir, elle n'est pas toujours celle des voyageurs. Cependant, mon cher vicomte, j'espère que vous excuserez, en faveur de ma bonne volonté, les deux ou trois secondes de retard que je crois avoir mises à paraître au rendez-vous. Cinq cents lieues ne se font pas sans quelque contrariété, en France surtout, où il est défendu, à ce qu'il paraît, de battre les postillons.

ALBERT

Monsieur le comte, j'étais justement occupé à annoncer votre visite à quelques-uns de mes amis, que j'avais réunis à l'occasion de la promesse que vous aviez bien voulu me faire, à Rome, de venir déjeuner avec moi à Paris, le 25 juin, à dix heures et demie du matin. J'ai l'honneur de vous les présenter ; ce sont : M. le marquis de Chateaubrun, dont la noblesse remonte aux douze pairs, et dont les ancêtres ont eu leur place à la Table ronde ; M. Lucien Debray, secrétaire particulier du ministre ; M. Beauchamp, terrible journaliste, effroi du gouvernement et délices de ses amis.

MONTE-CRISTO

Messieurs, permettez-moi, je vous prie, un aveu qui sera mon excuse pour toutes les inconvenances que je pourrai faire. Je suis étranger, mais étranger à tel point, que c'est la première fois que

je viens à Paris. La vie française m'est donc tout à fait inconnue, et je n'ai, jusqu'à présent, pratiqué que la vie orientale, la plus antipathique à toutes les bonnes traditions parisiennes. Je vous prie donc de m'excuser si vous trouvez en moi quelque chose de trop turc, de trop napolitain ou de trop arabe.

ALBERT

Et moi, monsieur le comte, je suis atteint d'une crainte, c'est que la cuisine de la rue du Helder ne soit pas la vôtre. J'aurais dû vous demander votre goût et vous faire préparer quelque plat à votre fantaisie.

MONTE-CRISTO

Si vous me connaissiez davantage, monsieur, vous ne vous préoccuperiez pas d'un soin presque humiliant pour un voyageur comme moi, qui a successivement vécu avec du macaroni à Naples, de la polenta à Milan, de l'olla-podrida à Valence, du pilau à Constantinople, du karick à Calcutta, et des nids d'hirondelles à Canton. Il n'y a pas de cuisine pour un cosmopolite comme moi ; je mange de tout et partout ; seulement, je mange peu, et, aujourd'hui, vous m'excuserez si je ne mange pas du tout.

ALBERT

Comment, si vous ne mangez pas du tout ?

MONTE-CRISTO

J'avais été obligé de m'écarter de ma route pour prendre des renseignements aux environs de Nîmes, de sorte que j'étais un peu en retard et n'ai point voulu m'arrêter pour manger.

ALBERT

Mais vous avez mangé dans votre voiture, alors ?

MONTE-CRISTO

Non, j'ai dormi, comme cela m'arrive quand je m'ennuie sans avoir le courage de me distraire, ou quand j'ai faim sans avoir envie de manger.

BEAUCHAMP

Vous commandez donc au sommeil, monsieur ?

MONTE-CRISTO

Parfaitement.

DEBRAY

Le comte a une recette pour cela !

MONTE-CRISTO

Infaillible, monsieur.

ALBERT

Et peut-on savoir quelle est cette recette ?

MONTE-CRISTO

Oh ! mon Dieu, oui, vicomte ; c'est un mélange d'excellent opium, que j'ai été chercher moi-même en Chine pour être certain de l'avoir pur, et du meilleur hachich, qui se récolte en Orient. On réunit ces deux ingrédients en portions égales et l'on en fait des espèces de pilules qui s'avalent au moment où l'on en a besoin ; dix minutes après, l'effet est produit.

BEAUCHAMP

Et vous en portez toujours sur vous ?

MONTE-CRISTO

Toujours !

BEAUCHAMP

Serait-ce indiscret, monsieur, de vous demander à voir ces précieuses pilules ?

MONTE-CRISTO

Non, monsieur.

(Il tire de sa poche un bonbonnière creusée dans une seule émeraude.)

DEBRAY

Et c'est votre cuisinier qui vous prépare ce régal ?

MONTE-CRISTO

Oh ! non, monsieur, je ne livre point ainsi mes jouissances les plus pures à des mains indignes ; je suis assez bon chimiste et prépare mes pilules moi-même.

CHATEAUBRUN

Voilà une admirable émeraude, la plus belle que j'aie jamais vue, quoique ma mère ait des bijoux de famille assez remar-

quables.

MONTE-CRISTO

J'en avais trois pareilles, monsieur : j'ai donné l'une au Grand Seigneur, qui l'a fait monter sur son sabre, l'autre au saint-père, qui l'a fait incruster sur sa tiare, en face d'une émeraude à peu près pareille, mais moins belle, cependant, qui avait été donnée à son prédécesseur, Pie VII, par l'empereur Napoléon. J'ai gardé la troisième pour moi ; seulement, je l'ai fait creuser, ce qui lui ôte la moitié de sa valeur, mais ce qui l'a rendue plus commode pour l'usage que j'en voulais faire.

DEBRAY

Et que vous aviez donné ces deux souverains pour mériter ce magnifique cadeau ?

MONTE-CRISTO

Le Grand Seigneur, la liberté d'une femme ; notre saint-père, la vie d'un homme ; de sorte que, deux fois dans mon existence, j'ai été aussi puissant que si Dieu m'eût fait naître sur les marches d'un trône.

(Germain entre et vient parler bas à Albert.)

DEBRAY

Qu'y a-t-il ? est-ce le déjeuner ?

ALBERT

Oui, monsieur, et, en même temps, le comte de Morcerf, qui, avant de partir pour la Chambre, sachant que vous étiez ici, aurait voulu vous remercier.

MONTE-CRISTO

Eh bien, monsieur, rien de plus facile. Je serais un mauvais convive ; laissez-moi ici ; j'aurai, si M. Albert le permet, l'honneur d'y recevoir M. de Morcerf.

ALBERT

À merveille ! mais n'allez pas disparaître sans que je le sache.

MONTE-CRISTO

Comment donc, monsieur ! je vous appartiens et vous promets de ne reprendre ma liberté que quand vous me l'aurez rendue.

BEAUCHAMP

Comme il dit tout cela ! C'est décidément un grand seigneur.

DEBRAY

Un grand seigneur étranger.

CHATEAUBRUN

Un grand seigneur de tous les pays.

ALBERT

Vous nous excusez, comte, mais ces messieurs meurent de faim et mon père descend.

MONTE-CRISTO

Faites, monsieur, faites.

(Les jeunes gens entrent dans la salle à manger.)

## Scène VI

Monte-Cristo, Albert, puis le comte de Morcerf.

MONTE-CRISTO

Je vais le revoir, lui, et elle peut-être !... Silence, mon cœur, pour la vieille haine ! silence, mon âme, pour l'ancien amour !

ALBERT

Mon père, j'ai l'honneur de vous présenter M. le comte de Monte-Cristo, cet ami généreux que j'ai eu le bonheur de rencontrer dans les circonstances difficiles que vous savez.

MORCERF

Monsieur est le bienvenu parmi nous, et il a rendu à notre maison, en lui conservant son unique héritier, un service qui sollicitera éternellement notre reconnaissance.

(Il lui montre un fauteuil.)

ALBERT

Je puis me retirer ?

MORCERF

Allez rejoindre vos amis.

ALBERT, à Monte-Cristo

Vous permettez ?

MONTE-CRISTO

Comment donc !

(Albert sort.)

MORCERF

Madame la comtesse de Morcerf était à sa toilette, monsieur, lorsque le vicomte l'a fait prévenir qu'elle allait avoir le bonheur de recevoir votre visite. Elle descend, et, dans dix minutes, elle sera ici.

MONTE-CRISTO

C'est beaucoup d'honneur pour moi, monsieur le comte, d'être ainsi, dès le jour de mon arrivée, mis en rapport avec un homme dont le mérite égale la réputation et pour lequel la fortune, juste une fois, n'a pas fait d'erreur ; mais n'a-t-elle pas encore, dans les plaines de la Mitidja et dans les montagnes de l'Atlas, un bâton de maréchal à vous offrir ?

MORCERF

Oh ! j'ai quitté le service, monsieur. Nommé pair de France sous la Restauration, j'étais de la première campagne d'Alger ; je pouvais donc prétendre à un commandement supérieur si la branche aînée fût restée sur le trône ; mais les événements qui s'accomplirent me forcèrent à donner ma démission. Lorsqu'on a gagné les épauettes sur le champ de bataille, on ne sait guère manœuvrer sur le terrain glissant des salons ; j'ai quitté l'épée, je me suis jeté dans la politique ; je me voue à l'industrie, j'étudie les arts utiles. Pendant les vingt années que je suis resté au service, j'en avais eu le désir, mais je n'en avais pas eu le temps.

MONTE-CRISTO

Ce sont de pareilles idées, monsieur le comte, qui entretiennent la supériorité de votre nation sur les autres pays. Gentilhomme issu d'illustre maison, possédant une grande fortune, vous avez d'abord consenti à gagner les premiers grades en soldat obscur ; c'est fort rare ! Puis, devenu général, pair de France, vous consentez à recommencer un second apprentissage sans autre espoir, sans autre récompense que d'être un jour utile à vos semblables. Ah ! monsieur, voilà qui est vraiment beau ; je dirai plus, voilà qui est sublime !

MORCERF, s'inclinant

Monsieur !

MONTE-CRISTO

Hélas ! nous ne faisons pas ainsi en Italie ; nous naissons selon notre race et notre espèce, et nous gardons même feuillage, même taille et souvent même inutilité toute notre vie.

MORCERF

Mais, monsieur, pour un homme de votre mérite, l'Italie n'est point une patrie, et la France vous tend les bras ; répondez à son appel ! La France traite mal ses enfants, mais elle accueille grandement les étrangers.

MONTE-CRISTO

Oh ! monsieur, on voit bien que vous ne me connaissez pas. Mes aspirations, à moi, sont en dehors de ce monde ; je ne désire point les honneurs et n'en prends que ce qui peut tenir sur un passe-port.

MORCERF

Vous avez été maître de votre avenir, et vous avez choisi le chemin des fleurs.

MONTE-CRISTO

Justement, monsieur

(La comtesse entre ; elle a entendu ces derniers mots, elle tressaille et s'appuie au chambranle de la porte.)

MORCERF, sans la voir

Si je ne craignais de vous fatiguer, monsieur, je vous eusse emmené à la chambre des pairs ; il y a aujourd'hui séance curieuse pour quiconque ne connaît pas nos sénateurs modernes.

MONTE-CRISTO

Je vous serai fort reconnaissant, monsieur, si vous voulez bien me renouveler cette offre une autre fois ; mais, aujourd'hui, on m'a flatté de l'espoir d'être présenté à madame de Morcerf, et j'attendrai... (Apercevant la comtesse.) Mais, pardon, n'est-ce point elle-même ?

Scène VII  
Les mêmes, Mercédès.

MORCERF, à Monte-Cristo

Oui. (Se levant. À Mercédès.) Que vous arrive-t-il donc ? Vous êtes horriblement pâle ! Souffrez-vous ?

(Monte-Cristo reste immobile et la main sur son cœur.)

MERCÉDÈS

Non, monsieur ; mais j'ai éprouvé une grande émotion, je l'avoue, en voyant pour la première fois celui sans l'intervention duquel nous serions en ce moment dans les larmes et dans le deuil. (S'avançant vers Monte-Cristo.) Monsieur, je vous dois la vie de mon fils, et, pour ce bienfait, je vous bénis ; maintenant, je vous rends grâce pour le plaisir que vous me faites en me procurant l'occasion de vous remercier comme je vous ai béni, c'est-à-dire du fond de mon cœur.

MONTE-CRISTO, s'inclinant

Madame, vous me récompensez trop généreusement d'une action bien simple ; sauver un homme, épargner un tourment à un père, ménager la sensibilité d'une femme, ce n'est pas faire une bonne œuvre, c'est accomplir seulement un acte d'humanité.

MERCÉDÈS

Il est heureux pour mon fils, monsieur, de vous avoir pour ami, et je rends grâce à Dieu qui a fait les choses ainsi.

MORCERF

Madame, j'ai déjà fait mes excuses à M. le comte d'être obligé de le quitter, et vous les lui renouvellez, je vous prie ; mais nous avons une séance extraordinaire, elle s'ouvre à dix heures, et, à onze, je dois parler.

MERCÉDÈS

Allez, monsieur ; je tâcherai de faire oublier votre absence à notre hôte.

MORCERF, saluant

Monsieur le comte...



MONTE-CRISTO

Monsieur !

(Morcerf sort.)

Scène VIII

Mercédès, Monte-Cristo.

MERCÉDÈS, d'une voix émue

M. le comte de Monte-Cristo nous fera-t-il la grâce de demeurer le reste de la journée avec nous ?

MONTE-CRISTO

Merci, madame ; et vous me voyez, croyez-le bien, on ne peut plus reconnaissant de votre offre. Mais je suis descendu ce matin à votre porte de ma voiture de voyage. Comment suis-je installé à Paris ? Je l'ignore. Où le suis-je ? Je le sais à peine. C'est une inquiétude légère, je le sais, mais appréciable, cependant.

MERCÉDÈS

Nous aurons ce plaisir une autre fois, au moins, vous me le promettez. (Elle sonne.) Dites à mon fils que M. le comte va se retirer.

MONTE-CRISTO, regardant le portrait du comte

C'est le portrait de M. de Morcerf, madame ?

MERCÉDÈS

Oui, monsieur.

MONTE-CRISTO

Il porte l'uniforme grec ?

MERCÉDÈS

Mon mari a été trois ans au service d'Ali Tebelin, pacha de Janina ; c'est un des derniers serviteurs qui lui soient restés fidèles, et il avoue fièrement que notre peu de fortune nous vient des libéralités que ce grand homme lui a faites par reconnaissance, au moment de sa mort.

MONTE-CRISTO, s'inclinant du côté de Mercédès

Quant à celui-ci, madame ?

MERCÉDÈS

Vous le voyez, c'est le mien. Le mien quand j'étais jeune,

hélas !

MONTE-CRISTO

C'est un costume de fantaisie que vous portez là, si je ne me trompe : celui de la petite colonie de Catalans qui est aux environs de Marseille.

MERCÉDÈS

Oui ; M. le comte m'a vue autrefois sous ce costume, et, depuis mon mariage, il a désiré avoir ce portrait comme un souvenir.

MONTE-CRISTO

Je comprends ; quiconque vous a vue sous ce costume, madame, a dû ne pas vous oublier.

Scène IX

Les mêmes, Albert.

ALBERT

Me voilà, ma mère.

MERCÉDÈS, tombant sur un fauteuil

Il était temps, j'étouffe !

ALBERT

Comment ! vous nous quittez déjà, mon cher comte ?

MONTE-CRISTO

J'ai fait valoir près de madame la comtesse, pour ce prompt départ, des motifs qu'elle a bien voulu apprécier.

ALBERT

Allons donc, je ne vous retiens plus ; je ne veux pas que notre reconnaissance devienne une indiscretion ou une importunité. Mais laissez-moi essayer, je vous prie, de vous rendre, à Paris, votre hospitalité de Rome. Permettez que je mette mon coupé et mes chevaux à votre disposition jusqu'à ce que vous ayez eu le temps de monter vos équipages.

MONTE-CRISTO

Merci, mille fois, de votre obligeance, vicomte ; mais je pense que M. Bertuccio, mon intendant, aura convenablement employé les cinq jours pendant lesquels il a dû me précéder, et je dois

trouver à la porte une voiture quelconque tout attelée. Seulement, dites-moi, suis-je bien loin de la rue du Mont-Blanc ?

ALBERT

À cent pas. Vous allez rue du Mont-Blanc, en sortant d'ici ?

MONTE-CRISTO

Oui, chez M. Danglars, un banquier.

MERCÉDÈS, vivement

Vous connaissez M. Danglars ?

MONTE-CRISTO

Non, madame, pas le moins du monde ; je ne connais personne ; j'ai des lettres de crédit sur lui, voilà tout. Il est bon ?

ALBERT

Excellent ! (À demi-voix.) C'est mon futur beau-père.

MONTE-CRISTO

Oh ! comme cela se trouve ! mes relations d'argent et mes relations d'amitié ne sortiront pas de la famille.

ALBERT

Merci !

MONTE-CRISTO, s'inclinant

Madame !

ALBERT, voulant l'accompagner

Permettez, cher comte...

MONTE-CRISTO, l'arrêtant

Oh ! par exemple !

(Il sort.)

Scène X

Albert, Mercédès.

ALBERT, revenant à Mercédès

Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous !... Mais vous vous trouvez mal !

MERCÉDÈS

En effet, je suis un peu indisposée. Ces roses, ces tubéreuses, ces fleurs d'oranger dégagent, pendant les premières chaleurs auxquelles on ne les a point accoutumées, de si violents par-

fums...

ALBERT

Germain ! Germain ! enlevez ces fleurs à l'instant.

MERCÉDÈS, après un instant de silence

Qu'est-ce donc que ce nom de Monte-Cristo que porte le comte ? Est-ce un nom de famille, un nom de terre, un simple titre ?

ALBERT

C'est, je crois, un titre, ma mère, et voilà tout.

MERCÉDÈS

Ses manières sont excellentes, du moins à ce que j'ai pu juger par les courts instants qu'il a passés ici.

ALBERT

Parfaites, ma mère.

MERCÉDÈS

Vous avez vu, mon cher Albert... pardon, c'est une question de mère que je vous fais là... vous avez vu M. de Monte-Cristo dans son intérieur ?

ALBERT

Oui.

MERCÉDÈS

Vous avez l'habitude du monde, plus de tact qu'on n'en a d'ordinaire à votre âge. Dites-moi, croyez-vous que le comte soit ce qu'il paraît être ?

ALBERT

Et que paraît-il être, ma mère ?

MERCÉDÈS

Vous l'avez dit vous-même à l'instant, un grand seigneur.

ALBERT

Je n'ai pas, je vous l'avouerai, d'opinion bien arrêtée sur lui ; je le crois Maltais.

MERCÉDÈS

Je ne vous interroge pas sur son origine, je vous interroge sur sa personne.

ALBERT

Mais vous avez dû voir : trente-cinq à trente-six ans, ma mère.

MERCÉDÈS, à elle-même

Trente-cinq à trente-six ans, c'est impossible. – Avez-vous remarqué comme il est pâle ?

ALBERT

Oui, et je lui ai demandé la cause de cette pâleur ; il m'a dit qu'ayant été pris par les Barbaresques, il était resté longtemps prisonnier dans un souterrain.

MERCÉDÈS

Prisonnier !... Et cet homme s'est pris d'amitié pour vous, Albert ?

ALBERT

Je le crois, ma mère.

MERCÉDÈS

Et vous l'aimez aussi ?

ALBERT

Oui, quoique cette amitié, je l'avoue, soit mêlée d'une certaine terreur.

MERCÉDÈS

Albert, je vous ai toujours mis en garde contre les nouvelles connaissances ; maintenant, vous êtes homme et vous pouvez me donner des conseils à moi-même. Cependant je vous répéterai : soyez prudent.

ALBERT

Encore faudrait-il, pour que le conseil me fût profitable, que je susse de quoi me défier. Le comte ne joue jamais. Le comte ne boit que de l'eau. Le comte s'est annoncé à moi si riche, que, sans se faire rire au nez, il ne saurait m'emprunter d'argent. Que voulez-vous donc que je craigne de la part du comte ?

MERCÉDÈS

Tu as raison, et mes terreurs sont folles, ayant surtout pour objet un homme qui t'a sauvé la vie, pouvant te laisser périr. Mais, tu le sais, mon cher Albert, le cœur d'une mère est plein de craintes vagues. Jamais le comte vous a-t-il serré la main ?

ALBERT

Jamais, et je l'ai remarqué.

MERCÉDÈS

Jamais vous a-t-il appelé son ami ?

ALBERT

Jamais non plus.

MERCÉDÈS

Enfin jamais a-t-il mangé à la même table que vous, soit que vous fussiez son convive, soit qu'il fût le vôtre ?

ALBERT

Jamais. Et aujourd'hui encore, vous avez vu...

MERCÉDÈS

Oui, oui, j'ai vu... Écoutez, je donnerai un bal dans trois jours. Amenez le comte, il le faut.

ALBERT

Je l'y amènerai, ma mère, et je ne crois pas qu'il se défende d'y venir.

MERCÉDÈS

S'il vient, le reste me regarde, et je saurai à quoi m'en tenir. Au revoir, Albert. Tâchez que le comte soit votre ami.

## DEUXIÈME TABLEAU

*Un salon chez Monte-Cristo. – Au fond,  
un boudoir moresque fermé par de grandes portières.*

Scène première

Monte-Cristo, Bertuccio, puis Baptistin, puis Ali.

MONTE-CRISTO

Monsieur Bertuccio, j'ai vu de pauvres marbres dans cette antichambre que je viens de traverser. J'espère qu'on m'enlèvera tout cela.

BERTUCCIO

Excellence, je n'ai pas eu le temps...

MONTE-CRISTO

Monsieur Bertuccio, voilà un mot que je ne permets pas de

prononcer à un homme que j'ai envoyé cinq jours avant moi à Paris, avec cinq cent mille livres. Le temps, c'est l'argent, monsieur Bertuccio.

BERTUCCIO

Mais, monseigneur, je n'ai pas tout dépensé, il me reste deux cent mille livres.

MONTE-CRISTO

Eh ! monsieur, il fallait dépenser vos deux cent mille livres jusqu'au dernier sou, et ne pas me compromettre avec de pareils marbres ; vous avez un reste de lésinerie corse, mon cher monsieur Bertuccio, qui me fait sauter au plafond.

BERTUCCIO

Et le salon, monseigneur en est-il plus satisfait, au moins ?

MONTE-CRISTO

Maintenant, j'ai quelques ordres à vous donner.

BERTUCCIO

Parlez, Excellence.

MONTE-CRISTO

Appelez Baptistin.

BERTUCCIO, à Baptistin

Venez.

MONTE-CRISTO

Monsieur Baptistin, depuis un an, vous êtes à mon service ; c'est le temps d'épreuve que j'impose d'ordinaire à mes gens ; vous me convenez. (Baptistin s'incline.) Reste à savoir maintenant si je vous conviens.

BAPTISTIN

Oh ! Excellence !

MONTE-CRISTO

Écoutez jusqu'au bout. Vous gagnerez par an deux mille livres, c'est-à-dire la solde d'un bon et brave officier qui risque tous les jours sa vie. Vous avez une table telle que beaucoup de malheureux serviteurs de l'État, infiniment plus occupés que vous, en désireraient une pareille. Domestique, vous avez vous-même des domestiques qui ont soin de votre linge, de vos effets.

Outre vos deux mille livres de gages, vous me volez, sur les achats que vous faites pour ma toilette, à peu près mille autres francs par an.

BAPTISTIN

Oh ! Excellence !

MONTE-CRISTO

Je ne me plains pas, monsieur Baptistin. Cependant, je désire que cela s'arrête à ce point. Vous ne trouveriez donc nulle part une condition pareille à celle que votre bonne fortune vous a donnée. Je ne bats jamais mes gens, je ne jure jamais, je ne me mets jamais en colère, je pardonne toujours une erreur, jamais une négligence ou un oubli ; mes ordres sont d'ordinaire courts, mais clairs et précis ; j'aime mieux les répéter à deux fois, et même à trois, que de les voir mal interprétés. Je suis assez riche pour savoir tout ce que je veux savoir, et je suis fort curieux, je vous en préviens ; si j'apprenais donc que vous eussiez parlé de moi en bien ou en mal, commenté mes actions, surveillé ma conduite, vous sortiriez de chez moi à l'instant même. Je n'avertis jamais mes domestiques qu'une fois ; vous voilà averti, allez. (Baptistin s'incline et s'apprête à sortir.) À propos, j'oubliais de vous dire que, chaque année, je place une certaine somme sur la tête de mes gens ; ceux que je renvoie perdent nécessairement cet argent, qui profite à ceux qui restent. Voilà un an que vous êtes chez moi, votre fortune est commencée, continuez-la.

(Ali entre.)

BAPTISTIN

Je tâcherai de me conformer en tout point aux désirs de Votre Excellence ; d'ailleurs, je me modèlerai sur M. Ali.

MONTE-CRISTO

Oh ! pas du tout ! Ali a beaucoup de défauts mêlés à ses qualités ; ne prenez donc pas exemple sur lui, car Ali est une exception. Ali n'a point de gages, Ali n'est pas un domestique, c'est mon esclave, c'est mon chien. Si Ali manquait à son devoir, je ne le chasserais pas, je le tuerais. Vous doutez ? N'est-ce point



vrai, Ali ? (Ali s'approche, met un genou en terre et baise respectueusement la main de son maître.) Maintenant, allez.

(Ali et Baptistin sortent.)

## Scène II

Monte-Cristo, Bertuccio.

MONTE-CRISTO

Et maintenant, vous dites que vous avez logé Haydée dans cette aile de bâtiment ?

BERTUCCIO

Ces rideaux ferment son boudoir.

MONTE-CRISTO

Avez-vous trouvé quelque chose de présentable pour cette pauvre enfant ?

BERTUCCIO

Une merveille ! Un marabout moresque, exécuté par deux sculpteurs tunisiens qu'un artiste avait ramenés à Paris. C'est cela qui m'a déterminé à acheter la maison pour M. le comte.

MONTE-CRISTO

Vraiment ? Faites-lui demander si elle peut me recevoir.

HAYDÉE, appelant

Monseigneur ! monseigneur !

(Bertuccio tire les rideaux et sort.)

## Scène III

Haydée, Monte-Cristo.

HAYDÉE

Pourquoi me fais-tu donc demander la permission d'entrer chez moi ? N'es-tu donc plus mon maître ? ne suis-je donc plus ton esclave ?

MONTE-CRISTO, s'avançant

Vous savez, Haydée, que nous sommes en France ?

HAYDÉE

Pourquoi ne me parles-tu pas comme d'habitude ? Ai-je commis quelque faute ? En ce cas, il faut me punir et non pas me dire

*vous.*

MONTE-CRISTO

Haydée, tu sais que tu es en France, et, par conséquent, que tu es libre.

HAYDÉE

Libre de quoi faire ?

MONTE-CRISTO

Libre de me quitter.

HAYDÉE

Et pourquoi te quitterais-je ?

MONTE-CRISTO

Que sais-je, moi ? Nous allons voir le monde.

HAYDÉE

Je ne veux voir personne.

MONTE-CRISTO

Et si, parmi les beaux jeunes gens que tu vas rencontrer, il y en avait quelqu'un qui te plaît, je ne serais pas assez injuste...

HAYDÉE

Je n'ai jamais vu d'homme plus beau que toi, et je n'ai jamais aimé que mon père et toi.

MONTE-CRISTO

Pauvre enfant ! C'est que tu n'as guère jamais parlé qu'à ton père et à moi.

HAYDÉE

Qu'ai-je besoin de parler à d'autres ? Mon père m'appelait sa joie, tu m'appelles ton amour, et tous deux vous m'appelez votre enfant.

MONTE-CRISTO

Tu te souviens de ton père, Haydée ?

HAYDÉE

Il est là !

MONTE-CRISTO

Et moi, où suis-je ?

HAYDÉE

Toi, tu es partout.

(Monte-Cristo veut lui baiser la main ;  
elle lui présente son front.)

MONTE-CRISTO

Maintenant, Haydée, tu sais que tu es libre, que tu es maîtresse, que tu es reine. Tu peux garder ton costume ou le quitter, à ta fantaisie. Tu resteras quand tu voudras rester. Tu sortiras quand tu voudras sortir. Il y aura toujours une voiture attelée pour toi. Ali et Myrtho t'accompagneront partout et seront à tes ordres. Seulement, une seule chose, je te prie.

HAYDÉE

Dis.

MONTE-CRISTO

Garde le secret sur ta naissance ; ne dis pas un mot de ton passé ; ne prononce devant personne le nom de ton illustre père, ni celui de ta pauvre mère.

HAYDÉE

Je te l'ai déjà dit, seigneur, je ne verrai personne.

MONTE-CRISTO

Écoute, ma fille. Cette réclusion tout orientale sera peut-être impossible à Paris. Continue d'apprendre la vie de nos pays du Nord, comme tu l'as fait à Florence, à Rome, à Milan et à Madrid ; cela te servira toujours, soit que tu continues à vivre ici ou que tu retournes en Orient.

HAYDÉE

Ou que nous retournions en Orient, veux-tu dire, n'est-ce pas, monseigneur ?

MONTE-CRISTO

Oh ! tu sais bien que ce n'est jamais moi qui te quitterai. Ce n'est point l'arbre qui quitte la fleur, c'est la fleur qui quitte l'arbre.

HAYDÉE

Je ne te quitterai jamais ; car, j'en suis sûre, je ne pourrais vivre sans toi.

MONTE-CRISTO

Pauvre enfant ! tu dis ce que tu penses à cette heure ; mais,

dans dix ans, je serai vieux, tandis que, toi, dans dix ans, tu seras toute jeune encore.

HAYDÉE

Mon père, Ali Tebelin, avait une longue barbe blanche, cela ne m'empêchait pas de l'aimer. Mon père, Ali Tebelin, avait soixante ans et il me paraissait plus beau que tous les jeunes gens que je voyais.

MONTE-CRISTO

Crois-tu que tu t'habitueras ici ?

HAYDÉE

Te verrai-je ?

MONTE-CRISTO

Tous les jours.

HAYDÉE

Eh bien, que me demandes-tu donc, seigneur ?

MONTE-CRISTO

Je crains que tu ne t'ennuies.

HAYDÉE

Non ; car, le matin, je penserai que tu viendras ; le soir, je me rappellerai que tu es venu. D'ailleurs, quand je suis seule, j'ai de riches souvenirs. Je revois d'immenses tableaux, de grands horizons avec le Pinde et l'Olympe dans le lointain ; puis j'ai dans le cœur trois sentiments avec lesquels on ne s'ennuie jamais : de la tristesse, de l'amour et de la reconnaissance.

MONTE-CRISTO

Tu es une digne fille de l'Épire, Haydée, gracieuse et poétique, et l'on voit que tu descends de cette famille de déesses qui est née dans ton pays. Sois donc tranquille, je ferai en sorte que ta jeunesse ne soit point perdue ; car, si tu m'aimes comme tu aimais ton père, moi, je t'aime comme mon enfant.

HAYDÉE

Tu te trompes, je n'aimais pas mon père comme je t'aime. Mon père est mort, et je ne suis pas morte ; tandis que, toi, si tu mourais, je mourrais.

MONTE-CRISTO

Tu m'as dit que tu te rappelais ton père, Haydée ?

HAYDÉE

Oh ! oui, je le vois encore au moment où il fut tué. Qu'il était beau, qu'il était grand, le vizir Ali Tebelin, au milieu des balles, le cimenterre au poing, le visage noir de poudre ! Comme ses ennemis fuyaient devant lui !

MONTE-CRISTO

Et cependant il succomba.

HAYDÉE

Non, il fut trahi, trahi par le cœur qu'il avait couvert de diamants, par la main à laquelle il avait confié son anneau ; il fut trahi, vendu par celui-là même qui aurait dû le défendre.

MONTE-CRISTO

Prends courage, cher enfant, en songeant qu'il y a un Dieu qui punit les traîtres.

HAYDÉE

Et qui récompense les bons, n'est-ce pas, seigneur ? Ce Dieu te récompensera de tout ce que tu auras fait pour moi.

BERTUCCIO

Monsieur le comte...

MONTE-CRISTO

Eh bien ?

BERTUCCIO

Pardon, Excellence, mais vous m'avez dit que, pour le vicomte de Morcerf...

MONTE-CRISTO

Oui, j'y étais toujours, n'est-ce pas ? C'est vrai.

HAYDÉE

Tu t'en vas, monseigneur ?

MONTE-CRISTO

À moins que, pour un instant, tu ne veuilles me prêter cette chambre.

HAYDÉE

Tout est à toi, monseigneur, en moi et autour de moi.

MONTE-CRISTO

Eh bien, laisse-nous seuls. Peut-être te rappellerai-je.

HAYDÉE

Appelle, et je viendrai.

MONTE-CRISTO

Faites entrer le vicomte.

HAYDÉE

Au revoir !

MONTE-CRISTO

Si je te rappelle, Haydée, si je te dis : « Parle ! » tu pourras parler de ton père, de ta mère, de tout, même de la trahison ; seulement, sur ton âme, Haydée, ne prononce pas le nom du traître.

HAYDÉE

C'est bien, je le garderai là, dût-il me ronger le cœur.

BERTUCCIO

M. le vicomte !

MONTE-CRISTO

Va.

#### Scène IV

Albert, Monte-Cristo.

ALBERT

En vérité, comte, je marche de merveille en merveille ! Je viens de traverser un salon digne en tout point du palais d'Aladin, et voilà que vous m'introduisez dans le boudoir d'une péri...

MONTE-CRISTO

Prendriez-vous une tasse de thé, vicomte ?

ALBERT

Ma foi, volontiers !

MONTE-CRISTO frappe sur un timbre

Et d'où venez-vous, comme cela ?

ALBERT

À propos, j'oubliais... De chez M. Danglars, que j'ai trouvé encore tout étouriffé de votre crédit illimité.

MONTE-CRISTO

Pauvre homme ! (À Baptistin, qui entre avec le thé.) Posez cela ici ; bien !

ALBERT

En vérité, ce que j'admire en vous, mon cher comte, ce n'est point votre richesse : peut-être y a-t-il des gens plus riches que vous ; ce n'est pas votre esprit : Beaumarchais n'en avait pas davantage, mais peut-être en avait-il autant ; non, c'est votre manière d'être servi à l'instant, à la minute, sans avoir besoin de donner un ordre, comme si l'on devinait, à la manière dont vous sonnez ou dont vous frappez, ce que vous désirez avoir, et comme si ce que vous désirez avoir était toujours prêt.

MONTE-CRISTO

Ce que vous dites est un peu vrai ; on sait mes habitudes. Ne désirez-vous pas faire quelque chose en buvant votre thé ?

ALBERT

Pardieu ! je désire fumer. (Monte-Cristo s'approche du timbre et frappe deux coups.) Et qui appelez-vous ?

MONTE-CRISTO

J'appelle Ali.

ALBERT

Et le voici ! (Ali paraît avec deux chibouques toutes bourrées.) Merveilleux !

MONTE-CRISTO

Non, c'est tout simple. Ali sait qu'en prenant le thé ou le café, je fume ordinairement ; il sait que j'ai demandé du thé ; il sait que je suis resté avec vous ; il entend que je l'appelle, et, comme il est d'un pays où l'hospitalité s'exerce avec la pipe surtout, au lieu d'une chibouque, il en apporte deux, voilà tout.

ALBERT

Certainement, c'est une explication comme une autre ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'y a que vous... Oh ! mais qu'est-ce que j'entends là ?

MONTE-CRISTO

Ce que vous avez déjà entendu à Rome, la guzla d'Haydée.

ALBERT

Haydée ! Quel admirable nom ! Il y a donc des femmes qui s'appellent Haydée autre part que dans les poèmes de lord Byron ?

MONTE-CRISTO

Certainement ! Haydée est un nom fort rare en France, mais assez commun en Albanie et en Épire. C'est comme si vous disiez, par exemple, chasteté, pudeur, innocence. C'est une espèce de nom de baptême, comme vous dites, vous autres Parisiens.

ALBERT

Oh ! comme c'est charmant, et que je voudrais voir nos Françaises s'appeler : mademoiselle Bonté, mademoiselle Silence, mademoiselle Charité. Supposez, par exemple, que mademoiselle Danglars, ma future, au lieu de s'appeler Claire-Marie-Eugénie, s'appelle Chasteté-Pudeur-Innocence Danglars. Peste ! quel effet cela ferait dans une publication de bans !

MONTE-CRISTO

Fou ! ne parlez pas si haut, Haydée pourrait vous entendre.

ALBERT

Et elle se fâcherait ?

MONTE-CRISTO

Non pas.

ALBERT

Elle est bonne personne ?

MONTE-CRISTO

Une esclave ne se fâche pas avec son maître.

ALBERT

Allons donc ! ne plaisantez pas vous-même. Est-ce qu'il y a encore des esclaves ?

MONTE-CRISTO

Sans doute, puisque Haydée est la mienne.

ALBERT

En effet, vous n'avez rien et ne faites rien comme les autres, vous. Esclave de M. le comte de Monte-Cristo, c'est une position en France, et, à la façon dont vous remuez l'or, mais c'est une



place qui doit valoir cent mille écus par an.

MONTE-CRISTO

Cent mille écus ! qu'est-ce que cela pour Haydée ? Elle était venue au monde couchée sur des trésors près desquels ceux des *Mille et une Nuits* sont bien peu de chose.

ALBERT

C'est donc une princesse !

MONTE-CRISTO

Vous l'avez dit, et même une des plus grandes princesses de son pays.

ALBERT

Mais comment une grande princesse est-elle devenue esclave ?

MONTE-CRISTO

Comme Denys le tyran est devenu le maître de Syracuse. Le hasard de la guerre, mon cher vicomte, le caprice de la fortune !

ALBERT

Et son nom est un secret ?

MONTE-CRISTO

Pour tout le monde, oui ; mais, pour vous qui êtes de mes amis, non ; à la condition, toutefois, que vous jurerez de vous taire.

ALBERT

Oh ! parole d'honneur !

MONTE-CRISTO

Vous connaissez l'histoire du pacha de Janina ?

ALBERT

D'Ali Tebelin ? Sans doute, puisque c'est à son service que mon père a fait fortune. Eh bien, qu'est Haydée à Ali Tebelin ?

MONTE-CRISTO

Sa fille, tout simplement.

ALBERT

Comment, la fille d'Ali Pacha ?

MONTE-CRISTO

Et de la belle Vasiliki.

ALBERT

Elle est votre esclave ?

MONTE-CRISTO

Oh ! mon Dieu, oui...

ALBERT

Comment l'est-elle devenue ?

MONTE-CRISTO

Oh ! de la façon la plus simple. Un jour que je passais sur le marché de Constantinople, je l'ai achetée.

ALBERT

C'est splendide, mon cher comte ! Eh bien, je vous prie, présentez-moi à votre princesse.

MONTE-CRISTO

Volontiers, mais à deux conditions.

ALBERT

Je les accepte d'avance.

MONTE-CRISTO

La première, c'est que vous ne confierez jamais à personne cette présentation.

ALBERT

Très-bien ; je le jure.

MONTE-CRISTO

La seconde, c'est que vous ne lui direz pas que votre père a servi le sien.

ALBERT

Je le jure encore.

MONTE-CRISTO

Très-bien. Je vous sais homme d'honneur ; vous vous rappellerez ces deux serments. (Il frappe sur le timbre. Ali paraît.) Préviens Haydée que je désire qu'elle vienne prendre une tasse de thé avec nous, et fais-lui comprendre que je veux lui présenter un de mes amis.

ALBERT

Mais comment va-t-il lui faire comprendre le désir que vous avez exprimé, puisqu'il est muet ?

MONTE-CRISTO

Tenez, voici ma réponse.

Scène V

Les mêmes, Haydée.

HAYDÉE, à Monte-Cristo,  
qui est venu au-devant d'elle

Qui m'amènes-tu ? Un frère, un ami, une simple connaissance  
ou un ennemi ?

MONTE-CRISTO

Un ami.

HAYDÉE

Sois le bienvenu, ami qui viens avec mon seigneur et mon  
maître. Assieds-toi dans ma maison.

(Albert présente sa pipe à Ali.)

MONTE-CRISTO

Oh ! gardez ! Haydée est presque aussi civilisée qu'une Pari-  
sienne ; le havane lui est désagréable parce qu'elle déteste les  
mauvaises odeurs ; mais le tabac d'Orient est un parfum, et Hay-  
dée aime les parfums.

ALBERT

Mon cher hôte, et vous, madame, excusez ma stupéfaction ; je  
suis tout étourdi, et c'est assez naturel. Voici que je retrouve  
l'Orient, l'Orient véritable, non pas malheureusement tel que je  
l'ai vu, mais tel que je l'ai rêvé. Tout à l'heure j'entendais rouler  
les omnibus et tinter les sonnettes des marchands de limonade, et  
me voilà tout à coup transporté à cinq cents lieues, mille lieues de  
Paris ; me voilà au Caire, à Bagdad, à Samarcande ! Oh ! dites-  
moi, comte, de quoi puis-je lui parler ?

MONTE-CRISTO

Mais de tout ce que vous voudrez : de son pays, de sa jeunes-  
se, de ses souvenirs, puis, si vous l'aimez mieux, de théâtres, de  
bals, de bijoux.

ALBERT

Oh ! ce ne serait point la peine d'avoir une Grecque devant soi

pour lui parler de tout ce dont on parlerait à une Parisienne. Laissez-moi lui parler de l'Orient, comte.

MONTE-CRISTO

Faites ; c'est la conversation qui lui est le plus agréable.

ALBERT

À quel âge madame a-t-elle quitté la Grèce ?

HAYDÉE

À cinq ans.

ALBERT

Et vous vous rappelez votre patrie ?

HAYDÉE

Quand je ferme les yeux, je revois tout ce que j'ai vu. Il y a deux regards : le regard du corps et le regard de l'âme. Le regard du corps peut oublier parfois, celui de l'âme se souvient toujours.

ALBERT

Et quel est le temps le plus éloigné dont vous puissiez vous souvenir ?

HAYDÉE

Je marchais à peine. Ma mère, que l'on appelait Vasiliki (avec fierté), Vasiliki veut dire royale ! ma mère me prenait par la main, et toutes deux, couvertes d'un voile, après avoir mis d'abord au fond de la bourse tout l'or que nous possédions, nous allions demander l'aumône pour les prisonniers, en disant : « Celui qui donne aux pauvres prête à l'Éternel ! » Puis, quand notre bourse était pleine, nous rentrions au palais, et, sans rien dire à mon père, nous envoyions tout cet argent qu'on nous avait donné, nous prenant pour de pauvres femmes, à l'hégooumenos du couvent, qui le répartissait entre les prisonniers.

ALBERT

Et à cette époque, quel âge aviez-vous ?

HAYDÉE

Trois ans !

ALBERT

Ainsi, votre pèlerinage pour les prisonniers est votre premier souvenir ? Quel est le second ?

HAYDÉE

Le second ? Je me vois sous l'ombre des sycomores, près d'un lac dont j'aperçois encore, à travers les feuilles, le miroir tremblant ; contre le plus vieux et le plus touffu de ces arbres, mon père était assis sur des coussins ; et moi, faible enfant, tandis que ma mère était couchée à ses pieds, je jouais avec sa barbe blanche, qui descendait sur sa poitrine, et avec le cangiar à poignée de diamant passé à sa ceinture. Puis, de temps en temps, venait un Albanais, qui lui disait quelques mots, auxquels je ne faisais pas attention, et auxquels mon père répondait du même son de voix : « Tuez ! » ou : « Faites grâce ! »

ALBERT

C'est étrange, en vérité, d'entendre sortir de pareilles choses de la bouche d'une jeune fille, en se disant : « Ceci n'est point une fiction. » Et avez-vous encore quelque autre souvenir ?

HAYDÉE

Un troisième, un dernier. Un souvenir terrible, celui-là ! Épargnez-le-moi.

MONTE-CRISTO

Non ; dis.

HAYDÉE

Je me rappelle une nuit obscure comme celle d'un souterrain. Mon père nous avait cachés là, toutes ses femmes, tous ses enfants. On vint nous chercher, ma mère et moi ; nous montâmes vers le jour ; puis on nous conduisit à un kiosque situé au milieu d'un lac. Quand nous arrivâmes, la voix de mon père tonnait ; ma mère s'arrêta toute frissonnante derrière une porte, collant son œil aux fentes de cette porte ; une ouverture était devant le mien, je regardai. Mon père était couché sur sa peau de lion ; une trentaine de Palikares, restés fidèles, se tenaient à ses côtés. Tout autour du kiosque étaient des barques chargées de soldats. « Que voulez-vous ? » criait mon père à des hommes qui tenaient un papier avec des caractères d'or tracés à la main. — Ce que nous voulons, dit l'un d'eux, c'est te communiquer la volonté de Sa

Hautesse ; vois-tu ce firman ? — Eh bien, que demande-t-il ? — Il demande ta tête ! » Mon père poussa un éclat de rire plus effrayant que n'eût été une menace, et il n'avait pas encore cessé, que deux coups de pistolet étaient partis de ses mains et avaient tué deux hommes. Les Palikares qui entouraient mon père firent feu, et la chambre se remplit de fumée et de flammes. À l'instant même, le feu commença de tous côtés, et les balles vinrent trouer les planches autour de nous. Oh ! qu'il était grand, le vizir Ali Tebelin, mon père ! comme ses ennemis fuyaient ! quand tout à coup une détonation sourde se fit entendre, et le parquet vola en éclat tout autour de mon père. Un traître avait introduit les ennemis dans une salle basse, et ils tuaient à travers le plancher ; mon père rugit, enfonça ses doigts dans les trous des balles et arracha une planche tout entière. Mais, en même temps, par cette ouverture, vingt coups de feu éclatèrent, et la flamme, jaillissant comme d'un cratère, gagna les tentures, qu'elle dévora. Au milieu de tout cet affreux tumulte, au milieu de ces cris terribles, deux coups, plus distincts entre tous, deux cris, plus déchirants entre tous les cris, me glacèrent de terreur. Ces deux explosions avaient frappé mortellement mon père, et c'était lui qui avait poussé ces deux cris, et cependant il était resté debout, mais chancelant. Soudain le plancher craqua tout entier ; mon père tomba sur un genou ; vingt bras s'allongèrent, armés de sabres, de pistolets, de poignards ; vingt coups frappèrent à la fois un seul homme, et mon père disparut dans un tourbillon de feu, comme si l'enfer se fût ouvert sous ses pieds. Je me sentis rouler à terre ; c'était ma mère qui s'abîmait évanouie. Oh ! mon Dieu !...

MONTE-CRISTO

Repose-toi, chère enfant ! et reprends courage en songeant qu'il y a un Dieu qui punit les traîtres.

ALBERT

Oh ! voilà une épouvantable histoire, comte, et je me reproche maintenant d'avoir été si cruellement indiscret.

MONTE-CRISTO

Ce n'est rien. Haydée est une femme courageuse, et elle a souvent trouvé du soulagement dans le récit de ses douleurs.

HAYDÉE

Parce que mes douleurs me rappellent tes bienfaits, monseigneur.

ALBERT

Un jour, comte, vous me direz, n'est-ce pas, comment la petite fille de Vasiliki devint votre esclave ?

MONTE-CRISTO

Elle va vous le dire elle-même.

HAYDÉE

Tu le veux ?

MONTE-CRISTO

Je t'en prie.

HAYDÉE

On nous mena, ma mère et moi, devant le chef des troupes du sultan. « Tue-moi, dit ma mère, mais épargne l'honneur de la veuve du sultan Ali. — Ce n'est pas à moi qu'il faut t'adresser, répondit le seraskier. — Et à qui donc ? demanda ma mère. — À ton nouveau maître. — Quel est-il ? — Le voici. » Et le seraskier nous montra le traître qui avait vendu mon père au sultan, celui-là qui avait véritablement tué mon père.

ALBERT

Et alors, vous devîntes la propriété de cet infâme ?

HAYDÉE

Non, il n'osa nous garder. Il nous vendit à des marchands d'esclaves qui allaient à Constantinople. Nous traversâmes la Grèce et nous arrivâmes mourantes à la porte Impériale, encombrée de curieux dont les rangs s'ouvraient pour nous laisser passer ; quand tout à coup ma mère lève les yeux, jette un cri et tombe en me montrant une tête au-dessus de cette porte. Au-dessus de cette tête étaient écrits ces mots : « Cette tête est celle d'Ali Tebelin, pacha de Janina. » J'essayai en pleurant de relever ma mère. Elle était morte !... Je fus menée au bazar. Un riche

Arménien m'acheta, me fit instruire, me donna des maîtres, et, quand j'eus treize ans, me vendit au sultan Mahmoud...

MONTE-CRISTO

Auquel je la rachetai, je vous l'ai dit, pour une émeraude pareille à celle où je mets mes pilules de hachich.

HAYDÉE

Ah ! tu es bon, tu es grand, monseigneur, et je suis bien heureuse de t'appartenir.

MONTE-CRISTO

Achevez donc votre tasse de thé, Albert ; l'histoire est finie.

ALBERT

Oh ! c'est odieux ! Et cet homme, cet infâme, ce traître, ce misérable qui vous a vendue, a-t-il été puni, au moins ?

MONTE-CRISTO

Non ; mais il le sera.

BERTUCCIO

Excellence !

MONTE-CRISTO

Qu'y a-t-il ?

BERTUCCIO

M. le comte de Morcerf demande si Votre Excellence est visible ?

MONTE-CRISTO

Votre père, Albert ?

ALBERT

Oui, il vient vous inviter, je pense, à une soirée que donne, après-demain, ma mère.

MONTE-CRISTO

Allez le recevoir au salon, Albert ; je vous suis.

ALBERT

Mais Haydée ?

MONTE-CRISTO

Soyez tranquille.

ALBERT

Ah ! pauvre et noble créature !



MONTE-CRISTO, à Bertuccio

Où est le comte ?

BERTUCCIO

À la porte, dans sa voiture.

MONTE-CRISTO

Faites-lui traverser la cour à pied ; allez.

Scène VI

Monte-Cristo, Haydée.

MONTE-CRISTO

Haydée !

HAYDÉE

Me voilà.

MONTE-CRISTO

Tu te demandes pourquoi je t'ai forcée à rappeler les terribles souvenirs n'est-ce pas, mon enfant ?

HAYDÉE

Oui ; car tu es bon, seigneur, et tu sais que, toutes les fois que je pense à mon père, ma douleur est grande.

MONTE-CRISTO

Tu aimerais à le venger, alors ?

HAYDÉE

Tu le disais tout à l'heure, je suis une fille de l'Épire, et, pour toute fille de l'Épire, la vengeance est un devoir. Mais où le retrouver, cet infâme Fernand ?

MONTE-CRISTO

Viens !

HAYDÉE

Que veux-tu ?

MONTE-CRISTO

Viens !

HAYDÉE

Me voici, monseigneur.

MONTE-CRISTO

Regarde !

HAYDÉE

Quoi ?

MONTE-CRISTO

Cet homme qui traverse la cour avec Bertuccio, le connais-tu ?

HAYDÉE

Mon Dieu ! mon Dieu ! Est-ce un rêve, une apparition ? Lui ! lui !

MONTE-CRISTO

Qui, lui ?

HAYDÉE

Lui, le traître ! lui, le misérable !... lui qui a vendu mon père ! lui, Fernand !

MONTE-CRISTO

Tu te trompes, Haydée ; cet homme, c'est le comte de Morcerf, pair de France.

HAYDÉE

Et moi, je te dis que c'est l'Espagnol Fernand, le traître, l'infâme Fernand !

MONTE-CRISTO

Sois tranquille, mon enfant ; nous saurons bien si le comte de Morcerf, qui a épousé la Catalane Mercédès, est le même que ce colonel Fernand qui a vendu son bienfaiteur Ali, pacha de Janina.

HAYDÉE

Et alors... ?

MONTE-CRISTO

Alors, sois tranquille, tu seras vengée.

HAYDÉE

Ô mon père ! mon père ! tu l'entends, celui qui n'a jamais menti.

ACTE DEUXIÈME  
TROISIÈME TABLEAU

*Chez madame de Morcerf. Une serre magnifiquement éclairée.*

Scène première  
Mercédès, Albert, puis madame Danglars ;  
un groupe de causeurs, au fond.

MERCÉDÈS, à Albert

J'ai peur qu'il ne vienne pas.

ALBERT

Oh ! il viendra, je vous en réponds, moi ; j'ai sa parole.

MERCÉDÈS

Tenez, voici madame Danglars ; allez donc au-devant d'elle.

ALBERT

J'y vais, ma mère.

MADAME DANGLARS

Ah ! ma chère, mais vous avez donc invité tout Paris ? Vous avez une queue comme à *Robert le Diable*.

MERCÉDÈS

Quelle charmante toilette vous avez ! Il n'y a que vous pour vous mettre avec ce goût-là.

MADAME DANGLARS, à Albert,  
qui regarde vers le fond

Vous cherchez ma fille, n'est-ce pas ?

ALBERT

Je l'avoue. Auriez-vous eu la cruauté de ne pas nous l'amener ?

MADAME DANGLARS

Rassurez-vous : elle a rencontré mademoiselle de Villefort et a pris son bras. Tenez, les voici toutes deux, en robe blanche, l'une avec un bouquet de camellias, l'autre de myosotis. Vous irez les saluer tout à l'heure. Il me semble que j'ai bien le droit de vous garder un peu aussi.

ALBERT

Comment donc ! à vos ordres. Mais qui cherchez-vous à votre tour ?

MADAME DANGLARS

Est-ce que vous n'aurez pas, ce soir, le comte de Monte-Cristo ?

ALBERT

Bon ! dix-sept !

MADAME DANGLARS

Que voulez-vous dire ?

ALBERT

Je veux dire que vous êtes la dix-septième personne qui me fait la même question. Il va bien, le comte, je lui en fais mon compliment !

MADAME DANGLARS

Et répondez-vous à tout le monde comme à moi ?

ALBERT

Ah ! c'est vrai, je ne vous ai pas répondu. Rassurez-vous, madame, nous aurons l'homme à la mode, nous sommes privilégiés.

MADAME DANGLARS

Étiez-vous hier à l'Opéra ?

ALBERT

Non.

MADAME DANGLARS

Il y était, lui.

ALBERT

Ah ! vraiment ! et l'excentric-man a-t-il fait quelque nouvelle originalité ?

MADAME DANGLARS

Eh ! bon Dieu ! peut-il se montrer sans cela ? Elssler dansait dans *le Diable boiteux*. La princesse grecque était dans le ravissement. Après la cachucha, il a passé les tiges d'un magnifique bouquet de fleurs des Indes dans une bague superbe et l'a jeté à la charmante danseuse, qui, au troisième acte, a reparu pour lui

faire honneur, avec sa bague au doigt... Et la princesse grecque, l'aurez-vous ?

ALBERT

Non. Il faut que vous vous en passiez ; toute princesse qu'elle est, sa position dans la maison du comte n'est pas encore assez fixée.

MADAME DANGLARS

Tenez, laissez-moi et allez saluer madame de Valgenceuse ; je vois qu'elle meurt d'envie de vous parler.

## Scène II

Les mêmes, madame de Valgenceuse.

ALBERT, à madame de Valgenceuse

Je parie que je sais ce que vous alliez me dire.

MADAME DE VALGENCEUSE

Oh ! par exemple !

ALBERT

Si je devine juste, me l'avouerez-vous ?

MADAME DE VALGENCEUSE

Oui.

ALBERT

D'honneur ?

MADAME DE VALGENCEUSE

D'honneur !

ALBERT

Vous alliez me demander si M. le comte de Monte-Cristo était arrivé ou s'il devait venir.

MADAME DE VALGENCEUSE

Oh ! mon Dieu, j'allais vous demander s'il était vrai que M. Danglars eût perdu un demi-million sur les coupons espagnols.

ALBERT

C'est possible ; mais, en tout cas, je suis sûr qu'ils sont déjà rattrapés à la Bourse. Il a vraiment un bonheur insolent. On croirait qu'il joue à coup sûr, et qu'il sait les nouvelles d'avance.

MADAME DE VALGENCEUSE

Voyons, et maintenant, le comte ?

ALBERT

Le comte viendra, soyez tranquille.

MADAME DE VALGENCEUSE

Vous savez qu'il a un autre nom que Monte-Cristo ?

ALBERT

Non, je ne savais pas.

MADAME DE VALGENCEUSE

Monte-Cristo est un nom d'île, et il a un nom de famille.

ALBERT

C'est probable ; mais jamais je ne l'ai entendu prononcer.

MADAME DE VALGENCEUSE

Eh bien, je suis plus avancée que vous ! Il s'appelle Zaccone.

ALBERT

C'est possible.

MADAME DE VALGENCEUSE

Il est Maltais.

ALBERT

C'est possible.

MADAME DE VALGENCEUSE

Fils d'un armateur.

ALBERT

C'est possible encore.

MADAME DE VALGENCEUSE

Il a servi dans l'Inde, il exploite une mine d'argent en Thessalie, et il vient à Paris pour faire un établissement d'eaux thermales à Auteuil.

ALBERT

Eh bien, à la bonne heure ! voilà des nouvelles ; vous devriez les répéter tout haut, vous auriez le plus grand succès. Me permettez-vous de les répandre ?

MADAME DE VALGENCEUSE

Oui, mais sans dire qu'elles viennent de moi.

ALBERT

Pourquoi cela ?

MADAME DE VALGENCEUSE

Parce que c'est un secret surpris.

ALBERT

À qui ?

MADAME DE VALGENCEUSE

À la police.

ALBERT

Alors, ces nouvelles se débitaient... ?

MADAME DE VALGENCEUSE

Hier au soir, chez le préfet. Paris, vous le comprenez bien, s'est ému à la vue de ce luxe inusité, et le préfet a pris des informations.

ALBERT

Bon ! pauvre comte ! il ne manquerait plus qu'une chose, c'est qu'on l'arrêât comme vagabond, sous prétexte qu'il est trop riche.

MADAME DE VALGENCEUSE

Ne riez pas, cela a bien failli arriver, si les renseignements n'avaient pas été favorables.

ALBERT

Se doute-t-il au moins du danger qu'il a couru ?

MADAME DE VALGENCEUSE

Je ne crois pas.

ALBERT

Alors, c'est charité que de l'avertir à son arrivée ; je n'y manquerai pas. Justement, voilà Debray. – Debray ! Debray, par ici.

DEBRAY

Ah ! c'est vous, très-cher !

ALBERT

Savez-vous ce que madame me disait du comte ?

DEBRAY

Il paraît que c'est un réfugié polonais, qui a dressé les troupes du pacha d'Égypte et fait la pêche des perles à Ceylan. Le pacha

lui a donné je ne sais combien de mille bourses, et, dans la même année, le bonheur a voulu qu'il pêchât pour trois millions de perles.

ALBERT

Chut ! le voici.

### Scène III

Les mêmes, Monte-Cristo.

ALBERT, allant à lui

Vous avez vu ma mère ?

MONTE-CRISTO

Je viens d'avoir l'honneur de la saluer ; mais je n'ai pas encore aperçu le comte de Morcerf.

ALBERT

Tenez, il cause politique là-bas dans ce petit groupe de grandes célébrités.

(Les quadrilles se forment au fond.)

MONTE-CRISTO

En vérité ! ces messieurs que je vois là-bas sont de grandes célébrités ? Je ne m'en serais pas douté.

ALBERT

Il y a des célébrités de toute espèce, comme vous savez. Je vais vous les dire. Il y a d'abord un savant, le grand monsieur sec. Il a découvert dans la campagne de Rome une espèce de lézard qui a une vertèbre de plus que les autres, et il est revenu faire part à l'Institut de cette découverte ; la chose a été contestée longtemps, mais enfin force est restée au grand monsieur sec.

MONTE-CRISTO

Et cet autre qui a eu la singulière idée de s'affubler d'un habit bleu brodé de vert, quel peut-il être ?

ALBERT

Oh ! mon Dieu, le pauvre homme ! ce n'est pas lui qui a eu l'idée de s'affubler de cet habit-là : c'est la République qui, comme vous savez, était assez peu artiste, et qui a prié David de lui dessiner un costume pour les académiciens.



MONTE-CRISTO

Ah ! vraiment ! ce monsieur est académicien ! Laissez-moi voir, s'il vous plaît. Et quel est son mérite, sa spécialité ?

ALBERT

Sa spécialité ? Je crois qu'il enfonce des épingles dans la tête des lapins, et qu'il repousse avec des baleines la moelle épinière des chiens.

MONTE-CRISTO

Et il est de l'Académie des sciences pour cela ?

ALBERT

Non pas, de l'Académie française.

MONTE-CRISTO

Mais qu'a donc à faire l'Académie française là-dedans ?

ALBERT

Je vais vous dire, il paraît...

MONTE-CRISTO

Que ses expériences ont fait faire un grand pas à la science, sans doute ?

ALBERT

Non, mais il écrit en fort beau style.

MONTE-CRISTO

Ah ! ah ! voilà qui doit flatter énormément l'amour-propre des lapins à qui il enfonce des épingles dans la tête, des chiens dont il repousse la moelle épinière... Et cet autre ?

ALBERT

L'homme à l'habit bleu barbeau.

MONTE-CRISTO

Oui.

ALBERT

C'est un collègue de mon père, un pair de France. C'est lui qui vient de s'opposer le plus chaudement à ce que la chambre des pairs ait un uniforme. Il a eu un grand succès de tribune à ce propos-là. Il était brouillé avec les gazettes libérales ; mais sa noble opposition aux désirs de la cour vient de le raccommo-der avec elles. On parle de le nommer ambassadeur.

MONTE-CRISTO

Et quels sont ses titres à la paire ?

ALBERT

Mais il a fait trois ou quatre opéras-comiques, pris cinq ou six actions au *Siècle*, et voté sept ou huit fois pour le ministère.

MONTE-CRISTO

Bravo, vicomte ! Vous êtes un charmant cicerone. Maintenant, vous me rendrez un service, n'est-ce pas ?

ALBERT

Lequel ?

MONTE-CRISTO

Vous ne me présenterez pas à ces messieurs, et, s'ils demandent à m'être présentés, vous me préviendrez.

DANGLARS, entrant, à Monte-Cristo

Eh ! bonsoir, comte.

MONTE-CRISTO, avec froideur

Ah ! c'est vous, baron.

DANGLARS, un peu interdit

Pourquoi m'appellez-vous baron ? Vous savez bien que je ne tiens pas à mon titre. (À Albert.) C'est vous qui tenez au vôtre, n'est-ce pas, vicomte ?

ALBERT

Certainement ! attendu que, si je n'étais pas vicomte, je ne serais plus rien, tandis que, vous, vous pouvez sacrifier votre titre de baron, vous resterez toujours millionnaire.

DANGLARS

Oui, ce qui me paraît encore le plus beau titre.

ALBERT

Bon ! de quel air vous me dites cela, baron.

MONTE-CRISTO

Malheureusement, on n'est pas millionnaire à vie comme on est baron, pair de France ou académicien. Témoin les millionnaires Franck et Poulmon, de Francfort, qui viennent de faire faillite.

DANGLARS

Vraiment ?

MONTE-CRISTO

Ma foi, j'ai reçu la nouvelle, ce soir, par un courrier ; j'avais quelque chose comme un million chez eux ; mais, averti à temps, j'en ai exigé le remboursement, voici un mois, à peu près.

DANGLARS

Eh ! monsieur, ils ont tiré sur moi, il y a huit jours, pour deux cent mille francs.

MONTE-CRISTO

Eh bien, vous voilà prévenu : leur signature vaut cinq pour cent.

DANGLARS

Oui ; mais je suis prévenu trop tard. Malheureusement, j'ai fait honneur à leur signature.

MONTE-CRISTO

Bon ! voilà deux cent mille francs bien aventurés.

DANGLARS

Chut ! ne parlez donc pas de cela.

ALBERT, montrant un plateau de glaces  
à madame de Valgenceuse

Une glace ?

MADAME DE VALGENCEUSE

Volontiers.

ALBERT, à Mercédès, qui revient

Vous voilà, ma mère ?

(Le valet présente des glaces à Monte-Cristo, qui refuse.)

MONTE-CRISTO

Merci.

MERCÉDÈS, dans le fond, à Albert

Tu vois !

ALBERT, s'avançant

Comment, comte, vous refusez ?

MONTE-CRISTO

Merci.

ALBERT

Voyons, il fait une chaleur étouffante.

MONTE-CRISTO

Merci.

MERCÉDÈS

Oh ! c'est un parti pris. (À madame de Valgenceuse.) Voulez-vous donner votre bras à M. Danglars, chère amie ? J'ai deux mots à dire à Albert. (À Albert.) Eh bien, que vous disais-je ?

ALBERT

Mais en quoi cela peut-il vous préoccuper, que le comte refuse de manger une glace ?

MERCÉDÈS

Vous le savez, Albert, les femmes, et surtout les mères, ont de singulières préoccupations. J'aurais vu avec plaisir le comte prendre quelque chose chez moi, ne fût-ce qu'un grain de grenade. Peut-être, au reste, ne s'accommode-t-il pas des coutumes françaises ; peut-être a-t-il des préférences pour quelque chose.

ALBERT

Mon Dieu, non : je l'ai vu, en Italie, prendre de tout ; sans doute qu'il est mal disposé ce soir.

MERCÉDÈS

Puis, ayant toujours habité les climats chauds, peut-être encore est-il moins sensible qu'un autre à la chaleur.

ALBERT

Je ne crois pas que ce soit cette raison : il se plaignait tout à l'heure d'étouffer.

MERCÉDÈS

Oh ! décidément, il faut que je m'assure si c'est le hasard. Laissez-moi, Albert. (À Monte-Cristo.) Il fait bien chaud ici, n'est-ce pas, comte ?

MONTE-CRISTO

Puis, vous le savez, madame, la nuit, les fleurs dégagent une certaine quantité de carbone.

MERCÉDÈS, aux valets

Ouvrez les vasistas.

MONTE-CRISTO

Prenez garde, madame ! avec cette robe légère et sans autre préservatif au cou que cette écharpe de gaze, vous aurez peut-être froid. Il serait prudent, je pense, de rentrer au salon.

MERCÉDÈS

Non, je reste ici. Voulez-vous me tenir un instant compagnie, comte ?

MONTE-CRISTO

Avec bonheur, madame.

MERCÉDÈS, cueillant une grappe de raisin

Nos raisins de France ne sont point comparables, je le sais, à vos raisins de Sicile et de Chypre ; mais vous serez indulgent, n'est-ce pas, pour notre pauvre soleil d'Occident ? (Le comte s'incline et fait un pas en arrière.) Comment ! vous refusez ?

MONTE-CRISTO

Je vous prie de m'excuser, madame.

MERCÉDÈS, laissant tomber la grappe

Oh ! encore, encore, comte !... En vérité, j'ai du malheur. (Moment de silence.) Monsieur, il y a une touchante coutume arabe qui fait amis éternellement ceux qui ont partagé le pain et le sel sous le même toit.

MONTE-CRISTO

Je la connais, madame ; mais nous sommes en France et non en Arabie ; et, en France, il n'y a pas plus d'amitiés éternelles que de partage de pain et de sel.

MERCÉDÈS

Mais, enfin, comte, enfin, nous sommes amis, n'est-ce pas ?

MONTE-CRISTO

Certainement que nous sommes amis, madame. Pourquoi ne le serions-nous pas ?

MERCÉDÈS

Merci, monsieur. Est-il vrai que vous avez tant vu, tant voyagé, tant souffert ?

MONTE-CRISTO

J'ai beaucoup souffert, oui, madame.

MERCÉDÈS

Mais vous êtes heureux maintenant ?

MONTE-CRISTO

Sans doute, et la preuve, c'est que personne ne m'entend me plaindre.

MERCÉDÈS

Et votre bonheur présent vous fait l'âme plus douce ?

MONTE-CRISTO

Mon bonheur présent égale ma misère passée.

MERCÉDÈS

N'êtes-vous point marié ?

MONTE-CRISTO

Marié, moi, madame !... Qui a pu vous dire cela ?

MERCÉDÈS

On ne me l'a point dit ; mais, plusieurs fois, on vous a vu conduire à l'Opéra une jeune et belle personne.

MONTE-CRISTO

C'est une esclave que j'ai achetée à Constantinople, madame, une fille de prince, dont j'ai fait ma fille, n'ayant plus d'affection au monde.

MERCÉDÈS

Alors, vous vivez seul ainsi ?

MONTE-CRISTO

Je vis seul.

MERCÉDÈS

Vous n'avez pas de sœur, de fils, de père ?

MONTE-CRISTO

Je n'ai personne.

MERCÉDÈS

Et comment pouvez-vous vivre ainsi, monsieur, sans que rien vous attache à la vie ?

MONTE-CRISTO

Ce n'est pas ma faute, madame ; à Malte, j'ai aimé une jeune fille et j'allais l'épouser quand la guerre m'a enlevé loin d'elle comme un tourbillon ; j'aurais cru qu'elle m'aimerait assez pour

m'attendre, pour demeurer fidèle même à mon tombeau. Quand je suis revenu, elle était mariée. C'est l'histoire de tout homme qui a passé l'âge de vingt ans. J'avais peut-être le cœur plus faible que les autres ; j'ai souffert plus qu'ils n'eussent fait à ma place, voilà tout.

MERCÉDÈS

Oui, et cet amour vous est resté au cœur. Hélas ! on n'aime bien qu'une fois... Et vous avez revu cette femme ?

MONTE-CRISTO

Oui.

MERCÉDÈS

Et lui avez-vous pardonné ce qu'elle vous a fait souffrir ?

MONTE-CRISTO

À elle, oui.

MERCÉDÈS

Mais à elle seulement, alors ; et vous haïssez toujours ceux qui vous ont séparé d'elle ?

MONTE-CRISTO

Moi ? Pas du tout. Pourquoi les haïrais-je ?

MERCÉDÈS, lui présentant la pêche

Pour l'amour d'elle.

MONTE-CRISTO

Impossible.

ALBERT

Ma mère ! ma mère ! savez-vous ce qu'a M. Danglars ? Il vient de forcer sa femme et Eugénie à quitter le bal.

MERCÉDÈS

Que m'importe !... Venez ici, Albert. (Prenant sa main et essayant de la joindre à celle de Monte-Cristo.) Nous sommes amis, n'est-ce pas ?

MONTE-CRISTO, dégageant sa main

Oh ! votre ami, madame, je n'ai point cette prétention ; mais, en tout cas, je suis votre bien respectueux serviteur.

MERCÉDÈS

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

(Elle sort.)

ALBERT

Ah çà ! comte, est-ce que vous n'êtes pas d'accord avec ma mère ?

MONTE-CRISTO

Au contraire, puisqu'elle vient de dire devant vous que nous sommes amis.

MADAME DE VALGENCEUSE

Eh bien, monsieur de Morcerf, avez-vous oublié que je vous attends pour la contredanse ?

ALBERT

C'est vrai... (Regardant Monte-Cristo, qui s'éloigne.) Oh ! ma mère aurait-elle raison ?... (À madame de Valgenceuse.) Venez, madame.

(Il l'entraîne vers les quadrilles qui se forment au fond.)

#### QUATRIÈME TABLEAU

*Le tir Lepage.*

Scène première

Albert, un garçon de tir.

ALBERT entrant, au garçon

Et vous dites que le comte est au tir, n'est-ce pas ?

LE GARÇON

Depuis une demi-heure, oui, monsieur le vicomte. (On entend un coup de pistolet.) Entendez-vous ?... Vous connaissez donc ce seigneur ?

ALBERT

Je viens le chercher, c'est mon ami.

LE GARÇON

Je vais aller le prévenir.

(Il sort.)



Scène II  
Albert, puis Monte-Cristo.

ALBERT

J'espère qu'il ne me refusera pas ce service... Ah ! c'est vous, mon ami ! venez !

MONTE-CRISTO

Par quel hasard, ou plutôt par quel bonheur... ?

ALBERT

Pardon de vous poursuivre jusqu'ici, mon cher comte ; mais je viens de me présenter chez vous, on m'a dit que vous étiez au tir, et me voici ; suis-je indiscret ?

MONTE-CRISTO

Ce que vous me dites là me donne l'espoir que je puis vous rendre quelque service.

ALBERT

Oui, et même un grand service.

MONTE-CRISTO

Parlez.

ALBERT

Je me bats aujourd'hui ou demain.

MONTE-CRISTO

Vous ! et pour quoi faire ?

ALBERT

Pour me battre, parbleu !

MONTE-CRISTO

Oui, j'entends bien ; mais à cause de quoi vous battez-vous ? Voilà ce que je veux dire.

ALBERT

À cause de l'honneur.

MONTE-CRISTO

Oh ! ceci, c'est sérieux.

(Il rentre dans le vestibule et se lave les mains.)

LE GARÇON

Monsieur le vicomte ?

ALBERT

Quoi ?

LE GARÇON

Regardez donc, en voilà un drôle de tireur !

ALBERT

Ah ! ah ! vous étiez en train de jouer au piquet, comte ?

MONTE-CRISTO

Non, j'étais en train de faire un jeu de cartes.

ALBERT

Comment cela ?

MONTE-CRISTO

Ce sont des as et des deux que vous voyez ; seulement, mes balles en ont fait des trois, des cinq, des sept, des huit, des neuf et des dix.

LE GARÇON, à Albert,  
lui montrant une hirondelle

Et puis regardez donc !

ALBERT

Qu'est cela ?

LE GARÇON

Une malheureuse hirondelle, qui aura eu l'imprudence de passer.

ALBERT, au comte

Diable ! vous tirez bien.

MONTE-CRISTO

Que voulez-vous, vicomte ! il faut que j'occupe mes moments de loisir. Mais, voyons, je vous attends.

ALBERT

Inutile. Laissez-moi vous dire cela ici ; nous prendrons tout de suite des armes ; et puis je ne suis pas fâché de faire comme vous : si vous consentez à la petite démarche que je vous demande, je vous attendrai ici et vous m'y retrouverez.

MONTE-CRISTO

Alors, causons, mais tranquillement. Avec qui voulez-vous vous battre ?

ALBERT

Avec Beauchamp.

MONTE-CRISTO

Comment ! avec Beauchamp, un de vos amis ?

ALBERT

C'est toujours avec des amis qu'on se bat.

MONTE-CRISTO

Mais au moins faut-il une raison !

ALBERT

J'en ai une.

MONTE-CRISTO

Que vous a-t-il fait ?

ALBERT

Il y a, dans son journal d'hier au soir... Mais, tenez (il lui donne le journal), lisez vous-même.

(Monte-Cristo déplie le journal.)

ALBERT

Ici, voyez.

MONTE-CRISTO, lisant

« On nous écrit de Janina : "Un fait jusqu'aujourd'hui ignoré, ou tout au moins inédit, est parvenu à notre connaissance. Les châteaux qui défendaient la ville de Janina ont été livrés aux Turcs par un officier français dans lequel le vizir Ali Tebelin avait mis toute sa confiance, et qui s'appelait Fernand. On assure que ce même officier, revenu en France, y occupe une position des plus élevées." » (À Albert.) Eh bien, que voyez-vous donc là-dedans qui vous choque ?

ALBERT

Comment, ce que j'y vois ?

MONTE-CRISTO

Sans doute ! que vous importe, à vous, que les châteaux de Janina aient été livrés par un officier nommé Fernand ?

ALBERT

Voici en quoi il m'importe : c'est que mon père, le comte de Morcerf, s'appelle, de son nom de baptême, Fernand.

MONTE-CRISTO

Et votre père servait Ali Pacha ?

ALBERT

Ne le saviez-vous point ?

MONTE-CRISTO

Si fait ; mais ce qui ne m'intéresse pas particulièrement, je l'oublie.

ALBERT

Et vous comprenez bien qu'il faut que je demande satisfaction au misérable...

MONTE-CRISTO

Ah çà ! vicomte, parlons raison.

ALBERT

Je ne demande pas mieux.

MONTE-CRISTO

Voyons, dites-moi un peu qui diable sait, en France, que l'officier Fernand est le même homme que le comte de Morcerf, et qui s'occupe, à cette heure, de Janina, qui a été prise en 1822 ou 1823 ?

ALBERT

Eh ! voilà justement où est l'infamie. On a laissé le temps passer là-dessus ; puis, aujourd'hui, on revient sur des événements oubliés pour en faire sortir un scandale qui peut ternir une haute position. Eh bien, moi, héritier unique de mon père, je ne veux pas que, sur ce nom, flotte l'ombre d'un doute. Je vais envoyer à Beauchamp, dont le journal a publié cette note, deux témoins, et il la rétractera, ou nous nous battons.

MONTE-CRISTO

Et vous allez lui envoyer vos témoins ?...

ALBERT

À l'instant même.

MONTE-CRISTO

Vous avez tort.

ALBERT

Et pourquoi voulez-vous que je ne me batte pas, moi ?

MONTE-CRISTO

Écoutez-moi bien. Je ne dis pas que vous ne devez pas vous battre ; je vous dis : un duel est une chose grave et à laquelle il faut réfléchir.

ALBERT

A-t-il réfléchi, lui, pour insulter mon père ?

MONTE-CRISTO

Voyons, je suppose... je suppose, entendez-vous bien ? n'allez pas vous fâcher de ce que je vous dis.

ALBERT

J'écoute.

MONTE-CRISTO

Je suppose que le fait rapporté soit vrai...

ALBERT

Monsieur, un fils ne doit point admettre une pareille supposition sur l'honneur de son père.

MONTE-CRISTO

Eh ! mon Dieu, nous sommes dans une époque où l'on admet tant de choses ! Voyons, êtes-vous inaccessible aux bons conseils ?

ALBERT

Non, quand ils me viennent d'un ami.

MONTE-CRISTO

Me croyez-vous le vôtre ?

ALBERT

Oui.

MONTE-CRISTO

Eh bien, au lieu d'envoyer vos témoins à Beauchamp, informez-vous.

ALBERT

Après de qui ?

MONTE-CRISTO

Après de qui ? Eh ! pardieu ! près d'Haydée, si vous voulez.

ALBERT, hésitant

Mettre une femme dans tout cela ! Et que peut-elle y faire ?

MONTE-CRISTO

Vous refusez donc ce moyen ?

ALBERT

Je le refuse.

MONTE-CRISTO

Absolument ?

ALBERT

Absolument.

MONTE-CRISTO

Alors, un dernier conseil. N'envoyez pas de témoins à Beauchamp, pas d'étrangers. Ayez avec Beauchamp des procédés, de la prudence. S'il veut bien se rétracter, laissez-lui-en le mérite. S'il refuse, eh bien, vous n'aurez rien à vous reprocher.

ALBERT

Je dois aller trouver Beauchamp moi-même !

MONTE-CRISTO

Oui. Allez.

ALBERT

Mais, si, malgré toutes mes précautions, si, malgré tous mes procédés, j'ai ce duel, me servirez-vous de témoin ?

MONTE-CRISTO

Mon cher vicomte, j'en suis aux regrets, mais les services que vous me demandez sont du cercle de ceux que je ne puis rendre.

ALBERT

C'est bien. Je prendrai Frantz et Chateaubrun.

MONTE-CRISTO

Prenez ; ce sera à merveille.

ALBERT

Enfin, si je me bats, vous me donnerez bien une petite leçon d'épée ou de pistolet ?

MONTE-CRISTO

Non, c'est chose impossible.

ALBERT

Singulier homme que vous faites, allez ! Décidément, vous ne voulez vous mêler de rien ?

MONTE-CRISTO

De rien absolument.

ALBERT

Alors, n'en parlons plus... Adieu, comte.

MONTE-CRISTO

Adieu.

(Albert va pour sortir. Il rencontre Beauchamp à la porte.)

### Scène III

Les mêmes, Beauchamp.

ALBERT

Ah ! en vérité, cela tombe à merveille !

BEAUCHAMP

Tiens, c'est vous, Albert ? Enchanté de vous rencontrer !

ALBERT

Moi aussi ; j'allais chez vous.

MONTE-CRISTO

Je vous laisse et rentre chez moi, vicomte. C'est là que vous me trouverez si je puis vous être bon à quelque chose.

ALBERT

Oui, c'est bien, allez.

MONTE-CRISTO

Monsieur de Beauchamp, au plaisir de vous revoir.

BEAUCHAMP

À l'honneur, monsieur le comte.

MONTE-CRISTO, à Albert

Du calme !

ALBERT

Soyez tranquille, je me contendrai.

(Monte-Cristo sort.)

### Scène IV

Albert, Beauchamp.

BEAUCHAMP

Vous alliez chez moi ?

ALBERT

Oui.

BEAUCHAMP

Et que désiriez-vous ? Parlez.

ALBERT

Je désire une rectification.

BEAUCHAMP

Une rectification, vous ? À propos de quoi, Albert, une rectification ?

ALBERT

Sur un fait avancé par votre journal et qui porte atteinte à l'honneur de ma famille.

BEAUCHAMP

Allons donc ! Dans mon journal ? Cela ne se peut pas. Sur quel fait ?

ALBERT

Sur celui qu'on vous écrit de Janina.

BEAUCHAMP

De Janina ?

ALBERT

Oui, de Janina. En vérité, vous avez l'air d'ignorer les nouvelles que rapporte votre journal.

BEAUCHAMP

Ah çà ! mais est-ce que vous croyez que je lis mon journal ? Je le fais, c'est bien assez. (Au garçon.) Philippe, pouvez-vous me procurer *l'Impartial* d'hier ?

ALBERT

Inutile, je l'ai.

BEAUCHAMP

C'est encore mieux, alors. (Albert lui donne le journal. Il lit en bredouillant.) « On nous écrit de Janina... »

ALBERT

Vous comprenez ?...

BEAUCHAMP

Cet officier, ce Fernand, c'est donc votre parent ?



ALBERT

Oui, c'est mon parent.

BEAUCHAMP

Eh bien, mon ami, que dois-je faire pour vous ? Dites.

ALBERT

Je voudrais, mon cher Beauchamp, que vous rétractassiez ce fait.

BEAUCHAMP

Voyons, ceci va nous entraîner dans une longue discussion.

ALBERT

Pourquoi ?

BEAUCHAMP

Parce que c'est toujours une grave chose qu'une rétractation. Je vais relire cet article. (Il relit, mais tout haut cette fois.) « On nous écrit de Janina : "Un fait jusqu'aujourd'hui ignoré, ou tout au moins inédit, est parvenu à notre connaissance. Les châteaux qui défendaient la ville de Janina ont été livrés aux Turcs par un officier français dans lequel le vizir Ali Tebelin avait mis toute sa confiance, et qui s'appelait Fernand. On assure que ce même officier, revenu en France, y occupe une position des plus élevées." »

ALBERT

Eh bien, vous le voyez, en face d'une pareille calomnie, il me faut une rétractation.

BEAUCHAMP

Il vous faut ?

ALBERT

Oui, il me faut.

BEAUCHAMP

Permettez-moi de vous dire que vous n'êtes point parlementaire, mon cher vicomte.

ALBERT

Je ne veux pas l'être. Je poursuis la rétractation d'un fait, et je l'obtiendrai. Vous êtes assez mon ami, et, comme tel, vous me connaissez assez, je l'espère, pour comprendre ma ténacité en

pareille circonstance.

BEAUCHAMP

Si je suis votre ami, Morcerf, vous finirez par me le faire oublier avec des mots pareils à ceux de tout à l'heure. Mais, voyons, ne nous fâchons pas, ou du moins pas encore. Vous êtes inquiet, irrité, piqué. Calmez-vous, Albert. Voyons, quel est ce parent à vous qu'on appelle Fernand ?

ALBERT

C'est mon père tout simplement, monsieur, le général Fernand Mondego, comte de Morcerf, un vieux militaire qui a vu vingt champs de bataille, et dont on voudrait couvrir les cicatrices avec la fange impure ramassée dans le ruisseau !

BEAUCHAMP

C'est votre père, mon ami ? C'est autre chose. Alors, oui, je conçois votre indignation. (Il lit tout bas.) Mais où voyez-vous donc que ce soit votre père ?

ALBERT

Nulle part, je le sais bien. Mais d'autres le verront, voilà pourquoi je veux que le fait soit démenti.

BEAUCHAMP

Vous voulez ? Encore, Albert ! Je croyais qu'il était arrêté que nous ne nous servirions plus de pareilles expressions.

ALBERT, avec une colère croissante

Vous démentirez ce fait, n'est-ce pas, Beauchamp ?

BEAUCHAMP

Oui.

ALBERT

À la bonne heure.

BEAUCHAMP

Mais quand je serai assuré qu'il est faux.

ALBERT

Vous dites ?

BEAUCHAMP

Je dis que la chose mérite d'être éclaircie et que je l'éclaircirai.

ALBERT

Mais que voyez-vous à éclaircir dans tout cela, monsieur ? Si vous ne croyez pas que ce soit mon père, dites-le tout de suite. Si vous croyez que ce soit lui, rendez-moi raison de cette opinion.

BEAUCHAMP

Monsieur, puisque monsieur il y a, si c'était pour me demander raison que vous vous apprêtiez à aller chez moi, il fallait le faire d'abord, et ne point venir me parler d'amitié et d'autres choses oiseuses comme celles que j'ai la patience d'entendre depuis une demi-heure. Est-ce bien sur ce terrain que nous allons marcher désormais ? Voyons !

ALBERT

Oui, si vous ne rétractez pas l'infâme calomnie.

BEAUCHAMP

Un instant, pas de menaces, monsieur Albert Mondego, vicomte de Morcerf. Je n'en souffre pas de mes ennemis, à plus forte raison de mes amis. Donc, vous voulez que je démente le fait sur le colonel Fernand, fait auquel, sur mon honneur, je n'ai pris aucune part.

ALBERT

Oui, je le veux.

BEAUCHAMP

Sans quoi, nous nous battons ?

ALBERT

Sans quoi, nous nous battons.

BEAUCHAMP

Tenez-vous à cette rétractation au point de me tuer, si je ne la fais pas, bien que je vous aie dit, bien que je vous répète, bien que je vous affirme, sur l'honneur, que je ne connaissais point le fait, bien que je vous déclare, enfin, qu'il est impossible à tout autre qu'un don Japhet comme vous de deviner un comte de Morcerf sous ce nom de Fernand ?

ALBERT

J'y tiens absolument.

BEAUCHAMP

Eh bien, mon cher monsieur, je consens à me couper la gorge avec vous ; dans trois semaines, vous me retrouverez pour vous dire : « Oui, le fait est faux, je l'efface » ; ou bien : « Oui, le fait est vrai » ; et je sors les épées du fourreau, ou les pistolets de la boîte, à votre choix.

ALBERT

Trois semaines ! mais trois semaines sont trois siècles pendant lesquels je suis déshonoré.

BEAUCHAMP

Si vous étiez resté ce que nous étions hier, je vous eusse dit : « Patience, ami ! » Vous vous êtes fait mon ennemi, je vous dis : « Qu'importe à moi, monsieur ? »

ALBERT

Eh bien, dans trois semaines, soit, quoique j'ignore ce que vous voulez faire de ces trois semaines. Mais, songez-y, dans trois semaines, il n'y aura plus ni délai ni subterfuge qui puisse vous dispenser...

BEAUCHAMP

Monsieur Albert de Morcerf, je n'ai le droit de vous tuer que dans trois semaines, et vous n'avez le droit de me pourfendre que dans vingt-quatre jours. Nous sommes le 29 du mois d'août ; au 21 donc du mois de septembre. Jusque-là, croyez-moi, épargnons-nous des insultes qui ressemblent aux aboiements de deux dogues enchaînés à distance. Si vous avez des commissions pour Janina, je pars ce soir.

(Il salue et sort.)

Scène V

Albert, seul.

Pour Janina ! il part pour Janina ! Les pistolets n° 3, Philippe, et vingt-cinq balles.

(Il entre dans le tir.)

ACTE TROISIÈME  
CINQUIÈME TABLEAU

*Les corridors de l'Opéra.*

Scène première

Le comte de Morcerf, une ouvreuse, puis Danglars,  
puis Debray.

MORCERF. Il entre, une lettre  
à la main et fort agité

Loge 23, je crois... Oui, c'est bien cela. (À une ouvreuse.)  
Madame, priez M. le baron Danglars, s'il est dans sa loge, d'en  
sortir un moment... (L'ouvreuse va à la loge.) Deux secondes d'ex-  
plication suffiront.

DANGLARS, sortant de sa loge

Eh ! bonsoir, mon cher comte.

MORCERF

Bonsoir, baron. J'ai reçu cette lettre aujourd'hui. Est-elle de  
vous ? (Mouvement de Danglars.) Attendez, laissez-moi la lire  
avant de répondre. (Lisant.) « Mon cher comte, il m'est impossible  
de vous donner, quant à présent, la réponse que vous me deman-  
diez hier. Rien ne presse : ma fille a dix-sept ans, votre fils en a  
vingt-trois. Pendant notre halte, les événements marcheront ; les  
choses qui paraissent obscures la veille sont parfois claires le  
lendemain... Parfois, aussi, en un jour, tombent les plus cruelles  
calomnies. » Des calomnies !... des calomnies cruelles... vous  
comprenez, monsieur le baron !... un homme comme moi, quand  
on le calomnie, n'a qu'un désir, qu'une volonté, qu'une exigen-  
ce : c'est qu'on le mette en face des calomniateurs !

DEBRAY, entrant

Eh bien, messieurs, qu'y a-t-il donc ?

DANGLARS

Il y a, mon cher Debray, que M. le comte de Morcerf ne veut  
pas entendre à demi-mot, et me force à le renvoyer au journal  
*l'Impartial* ; ce que je fais, mon cher comte. *L'Impartial* ne coûte

pas cher, et se vend partout ; achetez le numéro de ce matin, et, demain, je crois que, tout le premier, vous serez assez raisonnable pour ne plus me parler de cette affaire.

(Il rentre, Debray veut le suivre ; mais Morcerf le retient.)

## Scène II

Debray, Morcerf.

MORCERF

Pardon, monsieur, mais je suis tout étourdi. Que veut dire ce renvoi à un journal ? Vous lisez les journaux, monsieur ; le journal *l'Impartial* a-t-il publié, ce matin, quelque chose d'insultant, de calomnieux sur mon compte ?

DEBRAY

Ma foi, non, je ne sache pas, monsieur ; à moins que...

MORCERF

À moins que... ?

DEBRAY

À moins que ce ne soit vous qui soyez désigné par ce nom de Fernand. Vous êtes-vous jamais appelé le colonel Fernand ?

MORCERF

Oui, en Grèce, monsieur ; je servais Ali Pacha sous ce nom.

DEBRAY

Ah ! diable !

MORCERF

Hein ! dites, monsieur, qu'y a-t-il ?

DEBRAY

Ma foi, je ne puis faire que ce qu'a fait M. Danglars, vous renvoyer à *l'Impartial*.

(Il rentre dans la loge de Danglars.)

## Scène III

Morcerf, seul.

Oh ! mon Dieu ! qu'ont-ils pu dire ? qu'ont-ils pu savoir ? Le colonel Fernand !... Ali Pacha !... Du courage, Morcerf ! (À l'ouvreuse.) Madame, madame, pourriez-vous me procurer le journal

*l'Impartial ?*Scène IV  
Morcerf, Albert.

ALBERT

Pour quoi faire, mon père ?

MORCERF

Ah ! c'est vous, Albert !

ALBERT

Oui, c'est moi, moi qui vous ai entendu prononcer un mot.

MORCERF

Sais-tu donc de quoi il s'agit ?

ALBERT

Une calomnie, mon père, une infâme calomnie.

MORCERF

Contre ?...

ALBERT

Contre vous ! c'est-à-dire contre l'homme le plus noble, le plus loyal ! Imaginez-vous qu'ils ont eu l'infamie d'écrire... Mais non, c'est inutile que je vous dise cela.

MORCERF

Si fait, il faut savoir.

ALBERT

Eh bien, oui, vous avez raison, il faut savoir jusqu'où peut aller la haine des envieux. Eh bien, mon père, ils ont dit que vous, le défenseur d'Ali Pacha, que vous, dont Ali Tebelin, à sa dernière heure, a reconnu les loyaux services, en vous enrichissant, ils ont dit, pardonnez-moi de répéter de pareilles choses, ils ont dit que vous étiez un traître et que vous aviez vendu les châteaux de Janina !

MORCERF

Oh !

ALBERT

C'est indigne, n'est-ce pas ? Aussi, j'ai vu M. de Beauchamp.

MORCERF

Et... ?

ALBERT

J'en aurai raison, et plus tôt que je n'espérais même, car il devait partir pour Janina.

MORCERF

Pour Janina ! il est parti pour Janina ?

ALBERT

Non, il est resté ; car j'ai trouvé deux cartes de lui à la maison, où je n'étais pas rentré depuis le matin, et, sur la seconde, il me donnait rendez-vous au foyer de l'Opéra, à neuf heures ; il est neuf heures moins cinq minutes. Voulez-vous rester ou vous retirer, mon père ?

MORCERF

Je resterai !

ALBERT

Bien ! vous avez raison ; vous avez l'habitude de vaincre l'ennemi en lui faisant face, et, cette fois comme toujours, vous le terrasserez en soldat et en gentilhomme. Mais qui vous a donc parlé de cela ?

MORCERF

Danglars, en m'annonçant que tout était fini entre nous, et que l'alliance projetée était rompue ; puis, comme, par suite, il m'a renvoyé au journal de M. de Beauchamp, voilà pourquoi je le demandais au moment où tu es venu.

ALBERT

Bien, mon père, bien ! Ah ! justement, voilà M. de Beauchamp.

Scène V

Les mêmes, Beauchamp.

ALBERT

Venez, monsieur, venez !

BEAUCHAMP

Pourquoi avec votre père, vicomte ?



ALBERT

C'est le hasard qui a fait que mon père s'est trouvé là, et, fort de sa conscience, mon père a voulu rester.

BEAUCHAMP

C'est une affaire commencée entre vous et moi, Albert ; laissez-la s'achever entre vous et moi. Monsieur le comte, croyez que, demain, vous serez content de la façon dont je me serai conduit. En attendant, tranquillisez-vous ; je comprends votre douleur, nous ferons ce qu'il sera possible de faire pour la calmer.

MORCERF

Monsieur de Beauchamp...

BEAUCHAMP

Dites à votre père de nous laisser seuls, Albert.

MORCERF

Mais... cependant...

BEAUCHAMP

Au nom de notre amitié, vicomte !

ALBERT, à part

Oh ! il m'épouvante ! (Au comte.) Mon père, vous entendez, vous entendez : Beauchamp désire me parler à moi seul ; rentrez chez vous, soyez tranquille : en votre absence, votre nom sera dignement soutenu. Allez ! allez !

MORCERF

Te reverrai-je, Albert ?

ALBERT

J'aurai l'honneur d'aller vous présenter mes respects ce soir.

Scène VI

Beauchamp, Albert.

ALBERT

Maintenant, monsieur, j'espère que vous aurez l'obligeance de m'expliquer...

BEAUCHAMP

Je vous avais promis d'aller aux recherches, Albert, et me

voilà.

ALBERT

Eh bien ?

BEAUCHAMP

Eh bien, la note a purement et simplement été jetée dans la boîte du journal par une main anonyme.

ALBERT

Ah ! vous le voyez bien, que c'était une calomnie !

BEAUCHAMP

Attendez ; seulement, elle était annexée à cette attestation.

ALBERT

Quelle attestation.

BEAUCHAMP

Lis-la, mon ami. Elle me dispense malheureusement d'aller jusqu'en Épire.

ALBERT, lisant

Une attestation de quatre habitants notables de Janina, constatant que... oh ! mon Dieu, donnez moi la force !... que le colonel Fernand Mondego, instructeur général, au service d'Ali Pacha, a livré les châteaux de Janina, moyennant deux mille bourses. – Ah ! monsieur, vous vous êtes bien hâté !

BEAUCHAMP

Oui, mon ami, je me suis hâté pour vous dire : Albert, les fautes de nos pères, dans ces temps d'action et de réaction, ne peuvent atteindre les enfants. Albert, bien peu ont traversé ces révolutions au milieu desquelles nous sommes sans que quelque tache de boue ou de sang ait rejaili jusqu'à leur visage. Albert, personne au monde, maintenant que j'ai toutes les preuves, maintenant que je suis maître de votre secret, personne ne peut me forcer à un combat que votre conscience, j'en suis certain, vous reprocherait comme un crime. Mais ce que vous n'avez plus le droit d'exiger de moi, mon ami, je viens vous l'offrir maintenant. Ces preuves que je possède seul, voulez-vous qu'elles disparaissent ? ce secret affreux, voulez-vous qu'il reste entre nous ? Confié à ma parole d'honneur, il ne sortira jamais de ma

bouche. Dites, le voulez-vous, Albert, mon ami ?

ALBERT, l'embrassant

Oh ! noble cœur !

BEAUCHAMP, présentant les papiers à Albert

Tenez.

(Albert prend les papiers, les froisse et s'apprête à les déchirer.)

BEAUCHAMP

Donnez. (Il brûle les papiers à un candélabre.) Que tout s'oublie comme un mauvais rêve, que tout s'efface comme ces dernières étincelles qui courent sur ce papier noirci. Que tout cela s'évanouisse comme cette dernière fumée qui s'échappe de ces cendres muettes.

ALBERT

Oui, oui, qu'il n'en reste que l'éternelle amitié que je voue à mon sauveur, amitié que mes enfants transporteront aux vôtres, qui se rappellera toujours que le sang de mes veines, la vie de mon corps, l'honneur de mon nom, je vous le dois ; car, si une pareille chose eût été prouvée, je vous le déclare, Beauchamp, je me brûlais la cervelle.

BEAUCHAMP

Cher Albert ! (Silence d'un instant.) Eh bien, voyons, qu'y a-t-il encore, mon ami ?

ALBERT

Il y a, Beauchamp, que j'ai quelque chose de brisé dans le cœur. Oh ! c'est qu'on ne se sépare pas ainsi, en un instant, de ce respect, de cette confiance, de cet orgueil, qu'inspire à un fils le nom sans tache de son père. Oh ! Beauchamp, Beauchamp, comment maintenant vais-je aborder le mien ? Reculerai-je mon front dont il approchera ses lèvres, ma main dont il approchera sa main ? Tenez, Beauchamp, je suis le plus malheureux des hommes. Oh ! ma mère, ma pauvre mère ! si vous avez lu cela, combien vous avez dû souffrir !

BEAUCHAMP

Voyons, du courage, mon ami !

ALBERT

Mais d'où vient cette note, insérée dans le journal ? Il y a derrière tout cela une haine inconnue, un ennemi invisible, un dénonciateur anonyme, qui a confié la honte de ma famille à la gueule de bronze de votre journal

BEAUCHAMP

Oh ! quant à celui-là, mon ami, cherchez-le, trouvez-le, étranglez-le, je m'y prêterai de tout mon pouvoir, et, si je le puis, y aiderai de toutes mes forces. En attendant, du courage, Albert ! pas de traces d'émotion sur votre visage ; portez cette douleur en vous, comme le nuage porte en soi la ruine et la mort, secret fatal qu'on ne comprend qu'au moment où la tempête éclate. Allez, ami, allez, réservez vos forces.

ALBERT

Oh ! vous croyez donc que nous ne sommes point au bout ?

BEAUCHAMP

Moi, je ne crois rien ; mais, après ce qui vient d'arriver, tout est possible. À propos...

ALBERT

Quoi ?

BEAUCHAMP

Épousez-vous toujours mademoiselle Danglars ? ou le bruit de la rupture de votre mariage est-il vrai ?

ALBERT

Rompu... Mais, attendez donc, vous m'y faites penser. M. Danglars, tout à l'heure ici même... Ah ! le voilà qui sort de sa loge avec Debray.

## Scène VII

Les mêmes, Danglars, Debray.

DANGLARS, à un domestique

Allez me chercher *l'Étoile* de ce soir ; vous trouverez une boutique de journaux au bout du passage.

ALBERT

Que fait-il ? n'envoie-t-il pas chercher un journal ?

BEAUCHAMP

Oui.

DANGLARS

Venez-vous prendre une glace, Debray ?

DEBRAY, sortant de la loge

Volontiers.

DANGLARS

Ah ! c'est vous, vicomte ?

ALBERT

Oui, monsieur, c'est moi ; je quitte mon père.

DANGLARS

Ah ! le général ?

ALBERT

Oui, le général ; il m'a dit une chose étrange.

DANGLARS

Bah ! que vous a-t-il donc dit, ce cher comte ?

ALBERT

Il m'a dit que, sans faire valoir aucune raison, sans lui donner aucun motif...

DANGLARS

Bon ! nous y voilà.

ALBERT

Eh bien, soit, nous y voilà. Écoutez, je ne désirais pas cette alliance, monsieur ; j'ai même supplié mon père de ne point forcer la répugnance que j'éprouvais à entrer dans votre famille ; mais le comte de Morcerf a insisté, j'ai dû obéir.

DANGLARS

Oui, je comprends, vous vous êtes fait violence.

ALBERT

Je me suis fait violence, c'est le mot.

DANGLARS

Est-ce après avoir su le chiffre de la dot ou auparavant ?

ALBERT

Monsieur, j'aurai du chef de mon père cinquante mille livres de rente, à peu près. Voilà ma réponse ; mon père a commencé

comme simple soldat, et...

DANGLARS

Pardon, mon bon ami, mais tout le monde n'a pas eu les occasions de faire fortune qu'a eues votre père.

ALBERT

Que voulez-vous dire, monsieur ?

DANGLARS

Je veux dire qu'il n'y a jamais eu, et qu'il n'y aura probablement jamais qu'un Ali Tebelin.

ALBERT

Vous l'entendez, Beauchamp ? il avoue, il se dénonce.

DANGLARS

J'avoue quoi ? je dénonce qui ?

ALBERT

Monsieur, vous nous rendrez raison de l'outrage que vous venez de nous faire !

DANGLARS

Je vous rendrai raison de ce que je ne veux pas donner ma fille au fils du colonel Fernand Mondego, instructeur des troupes d'Ali Pacha ?

ALBERT

Monsieur, il n'est pas ici question de mariage, il est question...

DANGLARS

De l'article de ce matin, n'est-ce pas ?

ALBERT

Eh bien, oui.

DANGLARS

En vérité ! Et vous venez vous en prendre à moi de cela ! Êtes-vous fou ? Est-ce que je sais l'histoire grecque, moi ? est-ce que je connais Ali Tebelin ? est-ce que j'ai voyagé dans tous ces pays-là ? est-ce que c'est moi qui ai conseillé à votre père de vendre les châteaux dont la garde lui était confiée, de trahir ?...

ALBERT

Silence, monsieur ! silence !

BEAUCHAMP

Albert ! Albert !

(Pendant ce temps, le domestique est revenu  
et a remis le journal à Debray.)

DANGLARS, à Debray

Eh bien, cela y est-il ?

DEBRAY

Oui.

DANGLARS

Bon.

ALBERT

Je vous disais donc, monsieur, que, me regardant comme insulté par vous, non-seulement dans le refus fait à mon père, mais dans ce que vous venez de me dire, je vous disais donc que je veux une satisfaction de la double insulte, que cette satisfaction, je l'aurai, ou bien...

DEBRAY

Vicomte !

ALBERT

Donnez-vous votre procuration à M. Debray, baron, et désirez-vous que ce soit à lui que j'aie affaire ?

DANGLARS

Monsieur, si vous êtes venu ici pour me chercher une querelle, pour me dresser un guet-apens, prenez garde ! car je vous préviens que je ferai de tout ceci une affaire de procureur du roi.

ALBERT

Vous vous trompez, monsieur ; je ne me suis adressé à M. Debray que parce qu'il m'a paru vouloir intervenir dans notre discussion ; mais, puisque vous réclamez la priorité...

DANGLARS

Monsieur, je vous avertis que, quand je trouve sur mon chemin un dogue enragé, je le tue. Or, si vous êtes enragé et que vous tentiez de me mordre, je vous tuerai sans pitié. Tiens ! est-ce ma faute si votre père est déshonoré, moi ?

DEBRAY

Baron !

ALBERT

Déshonoré !

DANGLARS

Est-ce ma faute si les journaux nomment en toutes lettres le comte de Morcerf ?

ALBERT

Tu mens, ils ne le nomment pas.

DANGLARS

Le journal du matin, non ; mais ceux du soir, si.

ALBERT

Ceux du soir ?

DANGLARS

Eh ! lisez, pardieu !

(Il lui met le journal sous les yeux.)

ALBERT, chancelant

Mon Dieu ! Beauchamp disait-il vrai, et ne suis-je pas au bout ? (Lisant.) « L'officier français dont parlait ce matin *l'Impartial*, et qui non-seulement vendit les châteaux de Janina, mais encore livra son bienfaiteur, s'appelait, en effet, à cette époque, Fernand, comme le dit notre honorable confrère ; mais, depuis, il a encore ajouté, à son nom de baptême, un titre de noblesse et un nom de terre. Il s'appelle aujourd'hui le comte de Morcerf, et fait partie de la chambre des pairs. »

DANGLARS

Eh bien, est-ce clair ?

ALBERT

Aussi clair que tout cela, monsieur, vient de vous.

DANGLARS

Eh bien, au bout du compte, quand cela viendrait de moi, il me semble que, lorsqu'on marie sa fille à un jeune homme, on peut bien prendre des renseignements sur la famille de ce jeune homme ; c'est non-seulement un droit, mais encore un devoir.



ALBERT

Bien ! continuez, monsieur. Alors, c'est vous qui avez écrit à Janina ?

DANGLARS

Quand j'aurais écrit ?

ALBERT

C'est à vous que les attestations ont été adressées ?

DANGLARS

Eh ! monsieur !...

ALBERT

Oh ! il faut me répondre.

DANGLARS

Eh bien, si j'ai écrit, monsieur, c'est qu'on m'a donné le conseil d'écrire.

ALBERT

Ah ! l'on vous a donné ce conseil ?

DANGLARS

Eh ! certainement ! Je parlais du passé de votre père, moi ; je disais que la source de cette fortune était toujours restée obscure. Alors, la personne à laquelle je m'adressais m'a demandé où votre père avait fait fortune. J'ai répondu : « En Grèce. — Dans quelle partie de la Grèce ? — En Épire. — Eh bien, écrivez à Janina », a répondu cette personne. Et j'ai écrit.

ALBERT

La personne qui vous a donné ce conseil, je la connais ?

DANGLARS

Parbleu ! c'est votre ami.

ALBERT

Vous nommez cette personne ?

DANGLARS

Vous voulez savoir... ?

ALBERT

Vous la nommez ?

DANGLARS

Eh bien, je la nomme le comte de Monte-Cristo.

ALBERT

C'est le comte de Monte-Cristo qui vous a donné le conseil d'écrire à Janina ?

DANGLARS

Vous en doutez ?

ALBERT

Oh ! oui, je l'avoue.

DANGLARS

Eh bien, demandez-le à lui-même. Il est là, dans sa loge.

ALBERT

Là ? là ?

DANGLARS

Oui.

ALBERT

C'est bien, monsieur, vous êtes libre.

DANGLARS

Jeune homme !

ALBERT

Monsieur ?

DANGLARS

C'est bien, c'est bien. Vous avez trouvé votre homme, prenez-vous-en à lui.

### Scène VIII

Les mêmes, hors Danglars.

ALBERT

Oh ! quand je pense qu'il est ici ! quand je pense qu'il n'y a que cette porte entre lui et moi.

DEBRAY et BEAUCHAMP

Albert !

ALBERT

Oh ! laissez-moi.

(Il frappe à la porte.)

## Scène IX

Les mêmes, Monte-Cristo et Chateaubrun, dans la loge.

MONTE-CRISTO

Ah ! c'est vous, monsieur de Morcerf ; me ferez-vous le plaisir d'entrer dans ma loge ?

ALBERT

Monsieur le comte, je ne viens point échanger avec vous d'hypocrites politesses et de faux semblants d'amitié ; je viens ici pour vous demander une explication.

MONTE-CRISTO

Une explication à l'Opéra, monsieur ? Si peu familier que je sois avec les habitudes parisiennes, je n'eusse pas cru que c'était à l'Opéra que les explications se demandaient.

ALBERT

Monsieur, lorsque les gens peuvent, d'un moment à l'autre, disparaître, quand on ne sait ni d'où ils viennent ni où ils vont, il faut saisir l'occasion quand elle se présente, et les prendre où on les trouve.

MONTE-CRISTO

Il faut croire que je ne suis pas si difficile à trouver, monsieur, puisque, ce matin, vous étiez encore avec moi.

ALBERT

Si, ce matin encore, j'étais avec vous, c'est que, ce matin encore, j'ignorais qui vous êtes.

MONTE-CRISTO

Mais d'où sortez-vous donc, monsieur ? En vérité, vous ne paraissez pas jouir de tout votre bon sens.

ALBERT

Pourvu que je comprenne vos perfidies et que je vous fasse comprendre que je veux m'en venger, je serai toujours assez raisonnable à mes yeux.

MONTE-CRISTO

Je ne vous comprends pas, monsieur, et, quand je vous comprendrais, vous parleriez encore trop haut. J'ai loué cette loge,

cette loge est à moi, je suis donc chez moi, et moi seul ai le droit d'élever la voix ici au-dessus des autres. Sortez, monsieur.

ALBERT

Oh ! je vous ferai bien sortir aussi, vous !

MONTE-CRISTO

Ah ! vous me cherchez querelle, vicomte, je vois cela ; mais un conseil, et retenez-le bien : c'est une coutume mauvaise que de faire du bruit en provoquant ; le bruit ne va pas à tout le monde, monsieur de Morcerf.

ALBERT

Oh !

(Il fait un geste pour jeter son gant au visage de Monte-Cristo ; mais Beauchamp lui arrête le bras ; le gant tombe aux pieds de Monte-Cristo.)

MONTE-CRISTO

Monsieur, je tiens votre gant pour jeté, et, demain matin, je vous le renverrai roulé autour d'une balle.

ALBERT

C'est tout ce que je voulais. Beauchamp, je vous charge du reste.

(Il sort comme un fou.)

CHATEAUBRUN

Que lui avez-vous donc fait ?

MONTE-CRISTO

Moi ? Rien, personnellement du moins.

BEAUCHAMP

Monsieur le comte !

MONTE-CRISTO, sortant de sa loge

Allons, il est dit que je n'entendrai pas le troisième acte ; heureusement, c'est le moins bon. Que me voulez-vous, monsieur de Beauchamp ?

BEAUCHAMP

Monsieur, j'accompagnais M. de Morcerf, comme vous avez pu le voir.

MONTE-CRISTO

Ce qui veut dire que vous veniez probablement de souper ensemble. Je vous fais mon compliment, monsieur, d'être plus sobre que votre ami.

BEAUCHAMP

Monsieur, Albert a eu le tort de s'emporter, et, pour mon propre compte, mais pour le mien seulement, je vous fais des excuses. Maintenant, vous êtes trop galant homme pour refuser de me donner quelques explications à propos de cette affaire de Janina.

MONTE-CRISTO

Allons, voilà toutes mes espérances détruites. Vous vous empressez de me faire une réputation d'excentricité. Je suis, selon vous, un Lara, un Manfred, un Ruthwen. Puis vous gêtez votre type, vous essayez de faire de moi un homme banal, un homme comme tous les hommes. Vous me demandez des explications, enfin. Allons donc, monsieur de Beauchamp, vous voulez rire.

BEAUCHAMP

Cependant, monsieur, il est des occasions où la probité commande.

MONTE-CRISTO

Monsieur de Beauchamp, ce qui commande à M. le comte de Monte-Cristo, c'est le comte de Monte-Cristo. Ainsi donc, pas un mot sur tout cela, s'il vous plaît. Je fais ce que je veux, monsieur de Beauchamp ; et, croyez-moi, c'est toujours fort bien fait.

BEAUCHAMP

Monsieur, permettez-moi de vous dire qu'on ne paye pas d'honnêtes gens avec cette monnaie. Il faut des garanties à l'honneur.

MONTE-CRISTO

Monsieur, je suis une garantie vivante. Nous avons tous deux dans les veines, M. de Morcerf et moi, du sang que nous brûlons de verser. Voilà notre garantie mutuelle ; reportez cette réponse

au vicomte, et dites-lui que, demain avant dix heures du matin, j'aurai vu la couleur du sien.

BEAUCHAMP

Il ne me reste donc, monsieur le comte, qu'à régler les conditions du combat.

MONTE-CRISTO

Cela m'est parfaitement indifférent, il est donc inutile de me déranger plus longtemps pour une pareille chose. En France, on se bat à l'épée et au pistolet ; aux colonies, à la carabine ; en Arabie, au poignard ; dans l'Amérique du Sud, au couteau. Dites à votre client que, pour être excentrique jusqu'au bout, quoique insulté, je lui laisse le choix des armes, et que j'accepte tout, sans discussion, sans conteste. Tout, entendez-vous bien ? tout, même le combat par la voix du sort, ce qui est toujours stupide. Mais, pour moi, c'est autre chose, je suis sûr de gagner.

BEAUCHAMP

Sûr de gagner ?

MONTE-CRISTO

Eh ! certainement ! sans cela, je ne me battrais pas avec M. de Morcerf. Je le tuerai, il le faut, cela sera.

BEAUCHAMP

Ah ! comte ! son père l'aime tant !

MONTE-CRISTO

Ne me dites pas de ces choses-là, monsieur de Beauchamp ! je le ferais souffrir.

BEAUCHAMP

Comte ! comte !

MONTE-CRISTO

Seulement, monsieur de Beauchamp, par un mot, indiquez-moi ce soir l'arme et le lieu. Je n'aime pas à me faire attendre.

BEAUCHAMP

Au pistolet, à huit heures du matin, au bois de Vincennes.

MONTE-CRISTO

C'est bien, monsieur ; maintenant que tout est réglé, laissez-moi entendre le spectacle, je vous prie, et dites à votre ami Albert

de ne pas revenir ce soir ; il se ferait tort avec toutes ses brutalités de mauvais goût. Qu'il rentre et qu'il dorme. Adieu.

(Le comte rentre dans sa loge.)

## ACTE QUATRIÈME

### SIXIÈME TABLEAU

*Chez le comte de Monte-Cristo.*

Scène première

Monte-Cristo, Ali, Bertuccio, Baptistin.

MONTE-CRISTO

Ah ! mes pistolets d'ébène ! Baptistin, mes épées ! Avant de vous en aller, accrochez la plaque d'argent et placez au milieu un as de carreau. (À Ali, qui lui apporte sa boîte de pistolets.) Merci, Ali ; sont-ils tout chargés ? (Ali fait signe que oui.) Rangez-vous, Baptistin !

BERTUCCIO, entrant

Monsieur le comte !

MONTE-CRISTO

Eh bien, qu'y a-t-il ?

BERTUCCIO

Une dame voilée, qui ne veut pas dire son nom et qui désire ne parler qu'à vous.

MONTE-CRISTO

Une dame voilée ?

BERTUCCIO

Oui.

MONTE-CRISTO

Faites entrer.

(Il fait un geste ; Ali et Baptistin disparaissent par des portes latérales. Bertuccio sort à son tour.)

Scène II

Le comte, Mercédès.

MONTE-CRISTO

Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

MERCÉDÈS, levant son voile

Edmond, vous ne tuerez pas mon fils !



MONTE-CRISTO, laissant tomber son pistolet

Oh ! quel nom avez-vous prononcé là, madame de Morcerf ?

MERCÉDÈS

Le vôtre, le vôtre, que peut-être seule au monde je n'ai point oublié. Edmond, ce n'est point madame de Morcerf qui vient à vous, c'est Mercédès.

MONTE-CRISTO

Mercédès est morte, madame, et je ne connais plus personne de ce nom.

MERCÉDÈS

Mercédès vit, monsieur, et Mercédès se souvient ; car seule elle vous a reconnu lorsqu'elle vous a vu et même sans vous voir, au seul accent de votre voix. Depuis le moment où elle vous a revu, elle vous suit pas à pas, elle vous surveille, elle vous redoute, elle n'a pas eu besoin de chercher la main d'où partait le coup qui frappait le comte de Morcerf.

MONTE-CRISTO

Fernand, vous voulez dire, madame ? Puisque nous sommes en train de nous rappeler nos noms, eh bien, rappelons-nous-les tous.

MERCÉDÈS

Vous voyez bien, Edmond, que je ne me suis pas trompée et que j'ai raison de vous dire : Edmond, épargnez mon fils !

MONTE-CRISTO

Et qui vous a dit, madame, que j'en voulais à votre fils ?

MERCÉDÈS

Personne, mon Dieu ! Mais une mère a-t-elle besoin qu'on lui dise de ces choses-là ? J'ai tout deviné ; je l'ai suivi ce soir à l'Opéra, et, cachée dans une baignoire, j'ai tout vu.

MONTE-CRISTO

Alors, si vous avez tout vu, madame, vous avez vu que le fils de Fernand m'a insulté publiquement ?

MERCÉDÈS

Oh ! par pitié !

MONTE-CRISTO

Vous avez vu qu'il m'eût jeté son gant à la figure si M. de Chateaubrun ne l'eût arrêté ?

MERCÉDÈS

Écoutez-moi : mon fils a deviné, lui aussi, et il vous attribue les malheurs qui frappent son père.

MONTE-CRISTO

Madame, vous confondez : ce ne sont point des malheurs, c'est un châtement. Ce n'est pas moi qui frappe M. de Morcerf, c'est la Providence qui le punit.

MERCÉDÈS

Et pourquoi vous substituez-vous à la Providence ? pourquoi vous souvenez-vous quand elle oublie ? Que vous importent, à vous, Edmond, Janina et son vizir ! Quel tort vous a fait Fernand Mondego en trahissant Ali Tebelin ?

MONTE-CRISTO

Aussi, madame, tout cela est une affaire entre le capitaine franc et la fille d'Ali, qui existe encore, je crois ; et, si j'ai juré de me venger, ce n'est ni du capitaine franc, ni du comte de Morcerf, c'est du pêcheur Fernand, mari de la Catalane Mercédès.

MERCÉDÈS

Oh ! monsieur, quelle terrible vengeance pour une faute que le hasard m'a fait commettre ! car la coupable, c'est moi, Edmond, et, si vous avez à vous venger de quelqu'un, c'est de moi qui ai manqué de force contre votre absence et contre mon isolement.

MONTE-CRISTO

Mais pourquoi étais-je absent ? pourquoi étiez-vous isolée ?

MERCÉDÈS

Parce qu'on vous avait arrêté, Edmond, parce que vous étiez prisonnier.

MONTE-CRISTO

Pourquoi étais-je arrêté ? pourquoi étais-je prisonnier ?

MERCÉDÈS

Je l'ignore.

MONTE-CRISTO

Oui, vous l'ignorez, je l'espère du moins. Eh bien, je vais vous le dire, moi : j'étais arrêté, j'étais prisonnier, parce que, de la Réserve, le jour même où je devais vous épouser, un homme, nommé Danglars, avait écrit cette lettre que le pêcheur Fernand s'était chargé de mettre à la poste.

(Il va à un secrétaire et en tire la lettre.)

MERCÉDÈS

Une lettre ! quelle lettre ?

MONTE-CRISTO

Lisez ! Cette lettre me coûte cent mille francs ; mais ce n'est pas trop cher, puisqu'elle me donne le moyen de me justifier à vos yeux.

MERCÉDÈS, lisant

« M. le procureur du roi est prévenu, par un ami du trône et de la religion, que le nommé Edmond Dantès, second du navire *le Pharaon*, arrivé ce matin de Smyrne, après avoir touché à Naples et à Porto-Ferraio, a été chargé par Murat d'une lettre pour l'usurpateur, et par l'usurpateur d'une lettre pour le comité bonapartiste de Paris. On aura la preuve du crime en l'arrêtant, car on trouvera cette lettre sur lui. » (Tombant sur un fauteuil.) Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

MONTE-CRISTO

Vous avez lu ?

MERCÉDÈS

Oui. Et le résultat de cette lettre ?...

MONTE-CRISTO

Vous le savez, madame, a été mon arrestation. Mais ce que vous ne savez pas, c'est le temps qu'elle a duré, cette arrestation. Quatorze ans ! Ce que vous ne savez pas, c'est que, chaque jour de ces quatorze ans, j'ai renouvelé le vœu de vengeance que j'avais fait le premier jour, et cependant, au fond de ma prison, j'ignorais que vous eussiez épousé Fernand, mon dénonciateur ; j'ignorais que mon père fût mort, et mort de faim !

MERCÉDÈS

Juste Dieu !

MONTE-CRISTO

Mais voilà ce que j'ai su en sortant de prison, quatorze ans après y être entré, et voilà ce qui fait que, sur Mercédès vivante et sur mon père mort, j'ai juré de me venger de Fernand, et je me venge !

MERCÉDÈS

Êtes-vous sûr que le malheureux Fernand soit cause de tout cela ?

MONTE-CRISTO

Sur mon âme ! il l'a fait comme je vous le dis. D'ailleurs, ce n'est pas plus odieux que d'avoir, Français d'adoption, passé aux Anglais ; Espagnol de naissance, combattu contre les Espagnols ; stipendiaire d'Ali, trahi et assassiné Ali ! En face de pareilles choses, mon Dieu ! qu'est-ce que la lettre que vous venez de lire ? une mystification galante, que doit pardonner, je l'avoue et je le comprends, la femme qui a épousé cet homme, mais que ne pardonne pas l'amant qui devait épouser cette femme. Eh bien, les Français ne se sont pas vengés du traître, les Espagnols n'ont pas fait fusiller le traître, Ali, couché dans sa tombe, n'a point fait étrangler le traître ! Moi, moi, trahi, assassiné, jeté aussi dans une tombe, je suis sorti de cette tombe par la grâce de Dieu ! Je dois donc à Dieu de me venger ; il m'envoie pour cela, et me voici.

MERCÉDÈS

Oh ! oui, vous avez raison ! oui, vous êtes dans votre droit ! oui, Dieu vous a commis la charge de punir ! Mais pardonnez, Edmond, pardonnez pour moi, pour moi qui vous en supplie à genoux.

MONTE-CRISTO

Que je pardonne ? que je n'écrase pas cette race maudite ? que je désobéisse à Dieu, qui m'a suscité pour sa punition ? Impossible, madame, impossible !

MERCÉDÈS

Edmond, mon Dieu ! quand je vous appelle toujours Edmond, pourquoi ne m'appellez-vous plus Mercédès ?

MONTE-CRISTO

Mercédès ! Eh bien, oui, vous avez raison, Mercédès ; oui, ce nom m'est doux encore à prononcer, et voilà la première fois, depuis bien longtemps, qu'il retentit si clairement au sortir de mes lèvres. Oh ! Mercédès, votre nom, je l'ai prononcé avec les soupirs de la mélancolie, les gémissements de la douleur, le râle du désespoir ; je l'ai prononcé glacé par le froid et accroupi sur la paille de mon cachot ; je l'ai prononcé dévoré par la chaleur, me roulant sur les dalles de ma prison ! Mercédès ! Quatorze ans j'ai souffert, quatorze ans j'ai maudit ! Maintenant, je vous le dis, Mercédès, il est temps que je me venge !

MERCÉDÈS

Vengez-vous, Edmond ; mais vengez-vous sur les coupables. Vengez-vous sur lui, vengez-vous sur moi ; mais ne vous vengez pas sur mon fils !

MONTE-CRISTO

Il est écrit : « Les fautes des pères retomberont sur les enfants jusqu'à la quatrième génération. » Puisque Dieu a dicté ces propres paroles à son prophète, pourquoi serais-je meilleur que Dieu ?

MERCÉDÈS

Parce que Dieu a le temps et l'éternité, ces deux choses qui échappent aux hommes.

MONTE-CRISTO

Oh !

MERCÉDÈS

Edmond, depuis que je vous connais, j'ai adoré votre nom. Edmond, depuis que je vous ai perdu, j'ai adoré votre mémoire. Edmond, mon ami, ne me forcez pas à ternir cette pure et noble image, reflétée sans cesse dans le miroir de mon cœur ! Edmond, si vous saviez toutes les prières que j'ai adressées à Dieu, tant

que je vous ai espéré vivant et depuis que je vous ai cru mort ! Que pouvais-je pour vous, Edmond, sinon prier et pleurer ?... Écoutez-moi ; pendant dix ans, j'ai fait chaque nuit le même rêve. On a dit que vous aviez voulu fuir, que vous aviez pris la place d'un prisonnier, que vous vous étiez glissé dans le suaire d'un mort, qu'alors on avait lancé ce cadavre vivant du haut en bas du château d'If, et que le cri que vous aviez poussé en vous brisant sur les rochers avait seul révélé la substitution à vos ensevelisseurs, devenus vos bourreaux. Eh bien, Edmond, je vous le jure sur la tête de ce fils pour lequel je vous implore, pendant dix ans, j'ai vu, chaque nuit, des hommes qui balançaient quelque chose d'informe et d'inconnu au haut d'un rocher ; pendant dix ans, j'ai entendu, chaque nuit, un cri terrible, qui m'a réveillée frissonnante et glacée !... Oh ! moi aussi, Edmond, croyez-moi, toute criminelle que je fus, oh ! j'ai bien souffert !

MONTE-CRISTO

Avez-vous senti votre père mourir de faim pendant votre absence ? Avez-vous vu la femme que vous aimiez tendre la main à votre rival, tandis que vous râliez au fond d'un gouffre ?

MERCÉDÈS

Non. Mais j'ai vu celui que j'aimais prêt à devenir le meurtrier de mon fils.

MONTE-CRISTO

Mon Dieu ! mon Dieu ! c'est tout ce que je puis supporter ; c'est plus que je n'en puis supporter ! Que me demandez-vous ? que votre fils vive ? Eh bien, il vivra ! le lion est dompté, le vengeur est vaincu.

MERCÉDÈS, portant la main d'Edmond à ses lèvres

Oh ! merci, Edmond ! Te voilà bien tel que je t'ai toujours rêvé, tel que je t'ai toujours aimé ; oh ! oui, toujours aimé, maintenant je puis te le dire.

MONTE-CRISTO

D'autant plus que le pauvre Edmond n'aura pas longtemps à être aimé de vous. Le mort va rentrer dans la tombe, le fantôme

va rentrer dans la nuit.

MERCÉDÈS

Que dites-vous ?

MONTE-CRISTO

Je dis que, puisque vous l'ordonnez, Mercédès, il faut mourir.

MERCÉDÈS

Qui dit cela ? qui parle de mourir ? d'où vous viennent ces idées de mort ?

MONTE-CRISTO

Vous ne supposez pas qu'outragé publiquement en face de toute une salle, en présence de vos amis et de ceux de votre fils, provoqué par un enfant, qui se glorifiera de mon pardon comme d'une victoire, vous ne supposez pas qu'il me reste un instant le désir de vivre ?

MERCÉDÈS

Mais ce duel n'aura pas lieu, Edmond, puisque vous pardonnez.

MONTE-CRISTO

Il aura lieu, madame : seulement, au lieu du sang de votre fils que devait boire la terre, c'est le mien qui coulera.

MERCÉDÈS

Edmond, il y a un Dieu au-dessus de nous, puisque vous vivez, puisque je vous ai revu, et je me fie à lui du plus profond de mon cœur. En attendant son appui, je me repose sur votre parole : vous avez dit qu'il vivrait, il vivra, n'est-ce pas ?

MONTE-CRISTO

Il vivra, madame ; ce qui est dit est dit.

MERCÉDÈS

Oh ! Edmond, comme c'est beau, comme c'est grand, comme c'est sublime, de pardonner ainsi que vous venez de le faire !

MONTE-CRISTO

Vous dites cela, Mercédès, et que diriez-vous donc si vous saviez l'étendue du sacrifice que je vous fais ?

MERCÉDÈS

Edmond, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : vous verrez que,

si mon front a pâli, que, si mes yeux sont éteints, que, si ma beauté est perdue, que, si Mercédès, enfin, ne ressemble plus à elle-même par les traits du visage, Mercédès a toujours le même cœur. Adieu, Edmond ! Je n'ai plus rien à demander au ciel, je vous ai revu et revu aussi grand et aussi noble qu'autrefois. Adieu, Edmond ! adieu et merci !

### Scène III

Monte-Cristo, seul.

Voilà donc l'édifice si lentement préparé, élevé avec tant de peine et de labeur, écroulé d'un seul coup, avec un seul mot, sous un souffle, hélas ! Et tout cela, mon Dieu, parce que mon cœur, que je croyais mort, n'était qu'engourdi, parce qu'il a battu, parce qu'enfin j'ai cédé à la douleur de ce battement, soulevé au fond de ma poitrine par la voix d'une femme. Sottise ! sottise ! que faire ainsi de la générosité, en se plaçant comme un but inerte au bout du pistolet de ce jeune homme. Jamais il ne croira que ma mort soit un suicide, et cependant il importe, pour l'honneur de ma mémoire, que le monde sache que j'ai consenti moi-même, par ma volonté, par mon libre arbitre, à arrêter mon bras déjà levé, et que, de ce bras si puissamment armé contre les autres, je me suis frappé moi-même. (Il tire un papier de son tiroir et écrit quelques mots.) Et d'abord, ajoutons ce codicille à mon testament. « Je lègue à Maximilien Morel, capitaine de spahis, et fils de mon ancien patron, Pierre Morel, armateur à Marseille, la somme de vingt millions. Ces vingt millions sont enfouis dans ma grotte de Monte-Cristo, dont Bertuccio sait le secret. (Haydée entre, s'approche du comte, et lit par-dessus son épaule.) Si son cœur est libre et qu'il veuille épouser Haydée, fille d'Ali, pacha de Janina, que j'ai élevée avec l'amour d'un père, et qui a pour moi l'amour et la tendresse d'une fille, il accomplira, je ne dirai point ma dernière volonté, mais mon dernier désir. Le présent testament a déjà fait Haydée héritière du reste de ma fortune, consistant... »



HAYDÉE

Oh ! mon Dieu !

## Scène IV

Monte-Cristo, Haydée.

MONTE-CRISTO

Haydée, vous avez lu ?

HAYDÉE

Oh ! monseigneur, pourquoi écrivez-vous de pareilles choses, à une pareille heure ? pourquoi me léguez-vous toute votre fortune ? Monseigneur, vous me quittez donc ?

MONTE-CRISTO

Je vais faire un long voyage, ma fille, et, s'il m'arrivait malheur !...

HAYDÉE

Eh bien ?

MONTE-CRISTO

Eh bien, s'il m'arrivait malheur, je veux que ma fille soit heureuse.

HAYDÉE

Monseigneur, tu penses à mourir !

MONTE-CRISTO

C'est une pensée salutaire, mon enfant, a dit le sage.

HAYDÉE

Eh bien, si vous mourez, léguez votre fortune à d'autres ; car, si vous mourez, monseigneur, Haydée n'aura plus besoin de rien.

(Elle prend le testament, le déchire, puis tombe évanouie.)

MONTE-CRISTO

Mercédès s'est souvenue qu'elle avait un fils ; moi, j'ai oublié que j'avais une fille.

## SEPTIÈME TABLEAU

*Le bois de Vincennes.*Scène première  
Chateaubrun, Debray.

CHATEAUBRUN

Bon ! nous voilà arrivés, et je crois même que nous voilà arrivés les premiers.

DEBRAY

Vous m'excuserez, mon cher, mais je crois apercevoir, là-bas, une voiture sous les arbres.

CHATEAUBRUN

C'est vrai, et deux jeunes gens qui paraissent attendre ; je reconnais Frantz et Beauchamp. (À la cantonade.) Voici nos hommes, comte, et vous pouvez descendre.

Scène II  
Les mêmes, Monte-Cristo.

MONTE-CRISTO

Merci, messieurs !

DEBRAY

Comte, voulez-vous me permettre d'aller jusqu'à ces messieurs leur demander quelle cause les retient loin de nous ?

MONTE-CRISTO

J'allais vous en prier. (Debray sort.) Laissez-moi, monsieur de Chateaubrun, vous renouveler tous mes remerciements.

CHATEAUBRUN

Et de quoi, monsieur ?

MONTE-CRISTO

Vous avez consenti à me servir de témoin sans me connaître, sans savoir si j'avais tort ou raison, si ma cause était juste ou injuste.

CHATEAUBRUN

Écoutez, comte : je vous ai regardé hier pendant toute cette

scène de provocation ; j'ai pensé à votre assurance toute cette nuit et je me suis dit que la justice devait être pour vous, ou qu'il n'y avait plus aucun fond à faire sur le visage des hommes.

MONTE-CRISTO

Qu'avez-vous fait après m'avoir quitté ?

CHATEAUBRUN

J'ai été chez Tortoni, où, comme je m'y attendais, j'ai trouvé Beauchamp et Frantz, que Morcerf a pris pour son second témoin ; je vous avoue que je les cherchais.

MONTE-CRISTO

Pour quoi faire, puisque tout était convenu ?

CHATEAUBRUN

J'espérais faire changer les armes, substituer l'épée au pistolet : le pistolet est aveugle.

MONTE-CRISTO, vivement

Auriez-vous réussi, par bonheur ?

CHATEAUBRUN

Non ; il paraît que votre force à l'épée est connue.

MONTE-CRISTO

Bien. Ainsi, nous nous battons au pistolet ?

CHATEAUBRUN

Oui.

MONTE-CRISTO

À combien de pas ?

CHATEAUBRUN

À vingt.

MONTE-CRISTO

Et nous tirons ensemble ?

CHATEAUBRUN

Non, vous tirez le premier.

MONTE-CRISTO

Je tire le premier ?

CHATEAUBRUN

Oh ! cela, je l'ai obtenu ou plutôt exigé ; nous leur faisons assez de concessions pour qu'ils nous fassent celle-là.

MONTE-CRISTO

Vous ne m'avez jamais vu tirer le pistolet, monsieur de Chateaubrun ?

CHATEAUBRUN

Non, jamais.

MONTE-CRISTO, prenant un pistolet dans une boîte  
Voyez-vous ce petit arbre ?

CHATEAUBRUN

Lequel ?

MONTE-CRISTO

Près de ce chêne ; il est à vingt pas, à peu près, n'est-ce pas ?

CHATEAUBRUN

Oui.

MONTE-CRISTO

Regardez.

(Il tire et brise l'arbre.)

CHATEAUBRUN

Oh ! mon Dieu !

MONTE-CRISTO

Monsieur de Chateaubrun, n'oubliez jamais ce que vous venez de voir.

CHATEAUBRUN

C'est effrayant ! Au nom du ciel, comte, ne tuez pas Albert ! le malheureux a une mère.

MONTE-CRISTO

C'est juste, et moi, je n'en ai pas.

CHATEAUBRUN

Oh ! comte, soyez généreux. Sûr de votre coup comme vous l'êtes, je puis vous dire, à vous, une chose qui serait ridicule si je la disais à un autre.

MONTE-CRISTO

Laquelle ?

CHATEAUBRUN

Blessez-le, mais ne le tuez pas.

MONTE-CRISTO

Baron, je n'ai pas besoin d'être encouragé à ménager M. de Morcerf. M. de Morcerf sera si bien ménagé, je vous l'annonce d'avance, qu'il reviendra tranquillement avec ses deux amis, tandis que moi...

CHATEAUBRUN

Tandis que vous ?

MONTE-CRISTO

Tandis que moi, c'est autre chose, vous me rapporterez.

CHATEAUBRUN

Allons donc !

MONTE-CRISTO

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, baron, Albert me tuera.

CHATEAUBRUN

Que vous est-il donc arrivé depuis hier au soir, comte ?

MONTE-CRISTO

Ce qui est arrivé à Brutus la veille de la bataille de Philippes : j'ai vu un fantôme !

CHATEAUBRUN

Et ce fantôme ?...

MONTE-CRISTO

M'a dit que j'avais assez vécu... Mais voici ces messieurs. Venez, venez, je vous attends.

### Scène III

Beauchamp, Monte-Cristo, Debray, Chateaubrun, Frantz.

BEAUCHAMP

Huit heures moins trois minutes, messieurs ; il n'y a pas de temps perdu.

MONTE-CRISTO

Oh ! ce n'est pas dans cette intention que je le disais.

FRANTZ

D'ailleurs, j'entends des pas de chevaux.

CHATEAUBRUN

Messieurs, vous vous êtes munis de pistolets ; M. le comte de Monte-Cristo déclare renoncer au droit qu'il avait de se servir des siens.

BEAUCHAMP

Nous avions prévu cette délicatesse du comte, monsieur de Chateaubrun, et j'ai apporté des armes que j'ai achetées il y a huit ou dix jours, croyant que j'en aurais besoin pour une affaire pareille. Elles sont parfaitement neuves et n'ont encore servi à personne. Voulez-vous les visiter ?

CHATEAUBRUN

Oh ! monsieur de Beauchamp, lorsque vous m'assurez que M. de Morcerf ne connaît pas ces armes, vous pensez bien que votre parole me suffit.

DEBRAY

Monsieur, voici Albert ; il est à cheval.

BEAUCHAMP, regardant à sa montre

Huit heures.

FRANTZ

Quelle imprudence de venir à cheval pour se battre au pistolet ! moi qui lui avais si bien fait sa leçon !

BEAUCHAMP

Et puis, voyez donc, avec un col à sa cravate, avec un habit ouvert, avec un gilet blanc. Que ne s'est-il fait tout de suite dessiner une mouche sur la poitrine ; c'eût été plus tôt fait.

## Scène IV

Les mêmes, un domestique, au fond,  
tenant les deux chevaux, Albert.

ALBERT

Merci, messieurs, d'avoir bien voulu vous rendre à mon invitation. Et à vous aussi, monsieur de Chateaubrun, merci ; approchez donc ; vous n'êtes point de trop.

CHATEAUBRUN

Vous ignorez peut-être, monsieur de Morcerf, que je suis le

témoin de M. de Monte-Cristo ?

ALBERT

Je n'en étais pas sûr, mais je m'en doutais. Tant mieux, messieurs : plus il y aura d'hommes d'honneur ici, plus je serai satisfait.

FRANTZ

Monsieur Debray, vous pouvez annoncer à M. le comte de Monte-Cristo que nous nous tenons à sa disposition.

(Beauchamp ouvre en même temps la boîte aux pistolets.)

ALBERT

Attendez, messieurs, j'ai deux mots à dire à M. le comte de Monte-Cristo.

CHATEAUBRUN

En particulier ?

ALBERT

Non, monsieur, devant tout le monde.

CHATEAUBRUN, à Monte-Cristo

Vous entendez ?

MONTE-CRISTO

Que veut-il ?

CHATEAUBRUN

Je l'ignore, mais il demande à vous parler.

MONTE-CRISTO

Oh ! qu'il ne tente pas Dieu par quelque nouvel outrage !

CHATEAUBRUN

Je ne crois pas que ce soit son intention.

ALBERT

Messieurs, approchez-vous, je vous prie ; je désire que pas un mot de ce que je vais avoir l'honneur de dire à M. le comte de Monte-Cristo ne soit perdu ; car ce que je vais avoir l'honneur de lui dire sera répété par vous à qui voudra l'entendre, si étrange et si incompréhensible que mon discours vous paraisse.

MONTE-CRISTO

J'attends, monsieur.

ALBERT

Monsieur, hier, je vous reprochais d'avoir divulgué la conduite de M. de Morcerf en Épire ; car, si coupable que fût M. le comte de Morcerf, je ne croyais pas que ce fût vous qui eussiez le droit de le punir ; mais, aujourd'hui, monsieur, je sais que ce droit vous est acquis... Ce n'est point la trahison de Ferdinand Mondego envers Ali Pacha qui me rend si prompt à vous excuser, c'est la trahison du pêcheur Fernand à votre égard, ce sont les malheurs inouïs qui ont été la suite de cette trahison ; aussi, je vous le dis, aussi, je le proclame tout haut : oui, monsieur, vous avez eu raison de vous venger de mon père, et moi, son fils, moi, le fils de Mercédès, je vous remercie de ne vous être vengé que de lui.

MONTE-CRISTO, levant les yeux au ciel  
avec une expression de joie infinie

Ah ! je te reconnais, Mercédès !

ALBERT

Et maintenant, monsieur, si vous trouvez que les excuses que je viens de vous faire sont suffisantes, votre main, je vous prie. Après le mérite si rare de l'infailibilité qui semble être le vôtre, le premier de tous les mérites, à mon avis, est de savoir avouer ses torts ; mais cet aveu, c'est moi qui le fais, car il me regarde seul. Un ange seul pouvait sauver l'un de nous de la mort, et l'ange est descendu du ciel, pour faire de nous, sinon deux amis – hélas ! la fatalité rend la chose impossible –, au moins deux hommes qui s'estiment.

MONTE-CRISTO

Voici ma main, monsieur, mais pour vous, vous entendez ? pour vous seul (bas), et pour votre mère.

ALBERT

Merci, comte ! Messieurs, vous le voyez, M. de Monte-Cristo veut bien agréer mes excuses ; j'avais agi précipitamment envers lui ; la colère est mauvais conseiller. J'avais donc mal agi ; maintenant, ma faute est réparée ; j'espère bien que le monde ne



me tiendra point pour lâche, parce que j'ai fait ce que ma conscience m'ordonnait de faire ; mais, en tout cas, si l'on se trompait sur mon compte, je tâcherais de redresser les opinions.

FRANTZ

Que s'est-il donc passé cette nuit, monsieur de Beauchamp ?  
Il me semble que nous jouons ici un triste rôle.

BEAUCHAMP

En effet, ce que vient de faire là Albert est bien misérable ou bien beau.

MONTE-CRISTO, à part

Toujours la Providence. Oh ! c'est d'aujourd'hui seulement que je suis bien certain d'être l'envoyé de Dieu.

## ACTE CINQUIÈME

### HUITIÈME TABLEAU

*Une salle de la Chambre des Pairs.*

#### Scène première

Le président de la Chambre des Pairs, six membres  
nommés en commission d'enquête ; Morcerf.

MORCERF

Messieurs les pairs, j'ai été assigné à comparaître devant  
vous, et, vous le voyez, je me suis rendu à vos ordres.

LE PRÉSIDENT

Vous savez quelle accusation pèse sur vous, monsieur le  
comte ?

MORCERF

Je sais que deux calomniateurs anonymes, dirigés par une  
main ennemie... ont essayé de ternir la vie d'un homme qui  
inspire une jalousie d'autant plus grande qu'il a été comblé des  
plus grands honneurs.

LE PRÉSIDENT

Vous connaissez cette double accusation, monsieur le comte ?

MORCERF

Oui, je la connais.

LE PRÉSIDENT

Il est donc inutile de vous la lire.

MORCERF

Inutile. Seulement, je ferai observer aux honorables pairs que  
cet article, outre son caractère extra-officiel, ne porte pas de dési-  
gnation précise.

LE PRÉSIDENT

C'est vrai... Aussi, n'eussions-nous accordé à cet article  
aucune attention, si celui qui a paru, le même soir, dans le journal  
*l'Étoile*, n'avait pas, en formulant l'accusation, dénoncé le nom  
de l'accusé. Voici le second article : « Cet officier français, au  
service d'Ali, pacha de Janina, dont parlait, ce matin, le journal

*l'Impartial*, et qui non-seulement vendit les châteaux de Janina, mais encore livra son bienfaiteur aux Turcs, s'appelait, en effet, à cette époque, Fernand, comme l'a dit notre honorable confrère ; mais, depuis, il a ajouté à ce nom de baptême un titre de noblesse et un nom de terre. Il s'appelle aujourd'hui M. le comte de Morcerf, et fait partie de la chambre haute. » Qu'avez-vous à répondre, monsieur le comte ?

MORCERF

J'ai à répondre, messieurs, que ni l'un ni l'autre de ces deux articles n'est signé ; que bien peu des braves et des plus loyaux peuvent se vanter d'avoir traversé notre époque sans avoir eu à effacer de pareilles taches... J'ai à répondre qu'aucune preuve n'est émise à l'appui de l'infâme accusation, tandis que, moi, messieurs, j'ai, au contraire, mille preuves qu'Ali Pacha m'a tenu dans son amitié et dans sa confiance jusqu'au dernier moment... Voici ma commission signée de lui... Voici son anneau, signe de commandement, avec lequel il cachetait d'ordinaire ses lettres, et qu'il m'avait donné lorsqu'il m'envoya à Constantinople pour traiter en son nom avec le Grand Sultan... et pour que je pusse, lors de mon retour, à quelque heure du jour ou de la nuit que ce fût, pénétrer jusqu'à lui, fût-il dans son harem.... Malheureusement, comme vous le savez, messieurs, la négociation échoua, et, lorsque je revins, mon bienfaiteur était déjà mort ; mais, à son dernier moment, sa confiance en moi était encore si grande, si entière, que ce fut à moi qu'il légua sa favorite Vasiliki et sa fille chérie Haydée.

LE PRÉSIDENT

Ainsi, ce fut à vous, comte, que le pacha confia, en mourant, sa fille et sa maîtresse ?

MORCERF

Oui, monsieur... Mais, en cela comme dans tout le reste, le malheur me poursuivit ; à mon retour, Vasiliki et sa fille avaient disparu.

LE PRÉSIDENT

Vous les connaissiez, comte ?

MORCERF

Mon intimité avec le pacha, et l'extrême confiance qu'il avait en ma fidélité, m'avaient permis de les voir plus de vingt fois.

LE PRÉSIDENT

Avez-vous quelque idée de ce qu'elles sont devenues ?

MORCERF

Oui, monsieur ; j'ai entendu dire qu'elles avaient succombé à leurs chagrins et peut-être à leur misère... Comme on me savait fidèle serviteur du pacha, ma vie courait de grands dangers, et, à mon suprême regret, je ne pus me mettre à leur recherche.

LE PRÉSIDENT

Messieurs, vous avez entendu et suivi M. le comte dans ses explications. Ces attaques anonymes, si franchement, si loyalement repoussées par notre honorable collègue, vous paraissent-elles mériter plus ample information ? (Muette dénégation des pairs.) Voulez-vous vous retirer, monsieur le comte ? Nous allons délibérer.

L'HUISSIER

Une lettre !

LE PRÉSIDENT

Donnez !

MORCERF

Veillez vous rappeler, messieurs, que j'ai la preuve la plus convaincante que l'on puisse fournir contre une attaque anonyme, c'est-à-dire l'absence de tout témoignage contre ma parole d'honnête homme... et la pureté de toute ma vie militaire.

LE PRÉSIDENT

Je regretterais que vous eussiez parlé trop tôt, comte.

MORCERF

Que voulez-vous dire, monsieur ?

LE PRÉSIDENT

Ou plutôt, je n'en doute point, le témoin qui se présente, et qui vient de se produire de lui-même, est appelé à prouver la parfaite

innocence de notre collègue... Voici la lettre que je reçois :  
 « Monsieur le président, à la mort d'Ali Pacha, j'assistais à ses derniers moments ; je puis donc fournir à la commission d'enquête chargée d'examiner la conduite de M. le général comte de Morcerf, en Épire et en Macédoine, les renseignements les plus positifs. Je sais ce que devinrent Vasiliki et Haydée ; je me tiens à la disposition de la commission, et réclame même l'honneur de me faire entendre... Je serai dans le vestibule de la Chambre, au moment où l'on vous remettra ce billet. »

MORCERF

Oh !... et quel est ce témoin, ou plutôt cet ennemi ?

LE PRÉSIDENT

Nous allons le savoir, monsieur, si la commission est d'avis de l'entendre.

LES PAIRS

Oui, oui, qu'il soit entendu... à l'instant même, séance tenante.

LE PRÉSIDENT, à l'huissier

Y a-t-il quelqu'un qui attende dans le vestibule ?

L'HUISSIER

Oui, monsieur le président.

LE PRÉSIDENT

Qui est-ce ?

L'HUISSIER

Une femme.

LE PRÉSIDENT

Bien.

(Il fait un signe à l'huissier.)

MORCERF, à part

Oh ! mon Dieu ! qui cela peut-il être ?

Scène II

Les mêmes, Haydée.

Elle est couverte d'un voile qu'elle lève en descendant en scène.

LE PRÉSIDENT

Madame, c'est vous qui avez écrit à la commission, offrant de lui donner des renseignements sur l'affaire de Janina ?

HAYDÉE

Oui, monsieur.

LE PRÉSIDENT

Et vous avez avancé, dans la lettre, que vous aviez été témoin oculaire des événements.

HAYDÉE

C'est la vérité !

LE PRÉSIDENT

Permettez-moi de vous dire que vous étiez bien jeune alors, madame.

HAYDÉE

J'avais quatre ans ; mais, comme ces détails avaient pour moi une suprême importance, aucun d'eux n'est sorti de ma mémoire.

LE PRÉSIDENT

Mais quelle importance avaient donc pour vous ces événements ?

HAYDÉE

Il s'agissait de la vie ou de la mort de mon père.

LE PRÉSIDENT

De votre père !... Qui donc êtes-vous ?

HAYDÉE

Je suis Haydée, fille d'Ali Tebelin, pacha de Nanina, et de Vasiliki, sa femme bien-aimée.

MORCERF, à part

Haydée ! Haydée !

LE PRÉSIDENT

Madame, permettez-moi une seule question, qui n'est pas un doute... Pouvez-vous prouver l'authenticité de ce que vous dites ?

HAYDÉE

Je le puis, monsieur ; car voici l'acte de ma naissance, rédigé par mon père, et signé par ses principaux officiers ; car voici, avec l'acte de ma naissance, l'acte de mon baptême, mon père

ayant consenti à ce que je fusse élevée dans la religion chrétienne, acte que le primat de Macédoine et d'Épire a revêtu de son sceau... Voici enfin l'acte de vente, de la vente qui fut faite de ma personne et de celle de ma mère, au marchand arménien El Kebbir par l'officier franc qui, dans son infâme marché avec la Porte, s'était réservé, pour sa part de butin, la fille et la femme de son bienfaiteur, qu'il vendit pour la somme de mille bourses, c'est-à-dire pour quatre cent mille francs, à peu près.

LE PRÉSIDENT

Voici l'acte. (Lisant.) « Moi, El Kebbir, marchand d'esclaves, et fournisseur du harem de Sa Hautesse, reconnais avoir reçu, pour la remettre au sublime empereur, du seigneur franc comte de Monte-Cristo, une émeraude évaluée deux mille bourses, pour prix d'une jeune esclave chrétienne, âgée de onze ans, du nom de Haydée, et fille reconnue du défunt seigneur Ali Tebelin, pacha de Janina, et de Vasiliki, sa favorite... »

HAYDÉE

Continuez.

LE PRÉSIDENT

« Laquelle m'avait été vendue, il y a sept ans, avec sa mère, morte en arrivant à Constantinople, par un colonel franc au service du visir Ali, nommé Fernand Mondego. Fait et délivré à Constantinople, avec l'autorisation de Sa Hautesse, l'an 1247 de l'Hégire. *Signé* : EL KEBBIR. – Le présent acte, pour lui donner toute foi, toute croyance et toute authenticité, sera revêtu du sceau impérial, que le vendeur s'oblige à y faire apposer. » Monsieur de Morcerf, d'après l'authenticité incontestable de ces actes, reconnaissez-vous madame pour la fille d'Ali Tebelin, pacha de Janina ?

MORCERF

Non, et c'est sans doute quelque trame ourdie par mes ennemis.

HAYDÉE

Tu ne me reconnais pas ? tu ne me reconnais pas pour la fille

d'Ali ? Mais, heureusement, je te reconnais, moi... Tu es Fernand Mandego, l'officier franc qui instruisait les troupes de mon noble père ; c'est toi qui as livré les châteaux de Janina ; c'est toi qui, envoyé à Constantinople pour traiter directement avec l'empereur de la vie ou de la mort de ton bienfaiteur, as rapporté un faux firman qui accordait grâce entière, tandis que le véritable firman demandait sa tête ; c'est toi, enfin, qui nous as vendues, ma mère et moi, au marchand El Kebbir... Assassin ! assassin ! assassin ! tu as encore au front le sang de ton maître. Regardez tous !

(Morcerf porte la main à son front.)

LE PRÉSIDENT

Vous reconnaissez donc positivement M. de Morcerf pour être le même que l'officier Fernand Mondego ?

HAYDÉE

Si je le reconnais ! Ô ma mère, tu m'as dit : « Haydée ! tu étais libre, tu avais un père que tu aimais, tu étais destinée à être presque une reine ; regarde bien cet homme, qui a jeté dans le manteau du séraskier la tête coupée de ton père, c'est lui qui nous a vendues, c'est lui qui nous a livrées... Regarde bien sa main droite, celle qui a une cicatrice ; si tu oubliais son visage, tu le reconnaîtrais à cette main, dans laquelle sont tombées, une à une, les pièces d'or du marchand El Kebbir... » Si je le reconnais !... Oh ! qu'il dise maintenant lui-même si je ne le reconnais pas.

(Le comte tombe sur une chaise, la tête dans ses mains.)

LE PRÉSIDENT

Monsieur le comte, ne vous laissez point abattre ; la justice de la cour est suprême et égale pour tous comme celle de Dieu. Elle ne vous laissera point écraser par vos ennemis... sans vous donner les moyens de les combattre. Répondez... Que décidez-vous ?

MORCERF

Rien !

LE PRÉSIDENT

La fille d'Ali Tebelin a donc déclaré bien réellement la vérité ? elle est donc bien réellement ce témoin terrible auquel il



arrive toujours que le coupable n'ose répondre non ? Vous avez donc fait bien réellement toutes les choses dont on vous accuse ?

MORCERF se lève chancelant, ouvre violemment  
son habit pour respirer, et s'élançe  
hors de la chambre en criant

Oh ! je saurai qui !

LE PRÉSIDENT

Messieurs, le comte de Morcerf est-il convaincu de félonie, de trahison et d'indignité ? (Signe affirmatif des pairs.) À partir de cette heure, M. de Morcerf ne fait plus partie de la chambre haute.

HAYDÉE, ramenant son voile sur ses yeux.

C'est justice !

(Elle sort lentement.)

#### NEUVIÈME TABLEAU

*Chez Morcerf. – Même décoration qu'au premier acte.*

Scène première

Albert, à une table et écrivant.

Voici l'inventaire exact de tout ce que je possède, ou plutôt de tout ce que je possédais. Vienne le dernier coup ; maintenant, je suis prêt.

GERMAIN, annonçant

M. de Beauchamp.

ALBERT

Faites entrer.

Scène II

Albert, Beauchamp, puis Germain.

ALBERT

Eh bien, mon ami ?

BEAUCHAMP

Eh bien, le jugement est rendu.

ALBERT

Condamné ?

BEAUCHAMP

Rayé de la liste des pairs.

ALBERT

Je m'y attendais, mon ami. Venez, il faut que vous me rendiez un grand, un dernier service.

BEAUCHAMP

Dites, mon cher ; je ferai tout ce qui pourra vous être agréable.

ALBERT

Je juge l'avenir par le passé, Beauchamp, et vous avez déjà fait pour moi plus qu'on ne fait d'ordinaire pour un ami.

BEAUCHAMP

Eh bien, dites, que voulez-vous ?

ALBERT

Beauchamp, je quitte Paris, la France, l'Europe. Voici un inventaire de tout ce que je possède, de mes tableaux, de mes porcelaines, de mes armes, de mon argenterie ; mes deux chevaux et mon coupé sont portés dessus. Beauchamp, à cet inventaire est joint une procuration ; moi parti, vous ferez vendre tout cela.

BEAUCHAMP

Bien, mon ami, et je vous en enverrai l'argent.

ALBERT

Non, mon ami, l'argent a un autre emploi. Vous le déposerez à la caisse des prisonniers.

BEAUCHAMP

À la caisse des prisonniers ?

ALBERT

Oui. Ne m'interrogez pas, Beauchamp, c'est une expiation ; cet or et ces billets leur appartiennent pareillement.

BEAUCHAMP

Mais vous vous dénudez, mon cher !

ALBERT

Non, mon cher, car il me reste cinq cents francs.

BEAUCHAMP

Cinq cents francs !

ALBERT

Oui... que vous allez me prêter.

BEAUCHAMP, tirant son porte-monnaie

Oh ! par exemple, avec le plus grand bonheur, mon cher.

ALBERT

Je dois vous prévenir d'une chose, Beauchamp : c'est que je ne sais pas quand je vous les rendrai. Je sais que je vous les rendrai, voilà tout.

BEAUCHAMP

Oh ! mon ami !

ALBERT

Maintenant, Beauchamp, quelque part que je sois, vous savez que, sous l'habit que je porterai, il y a un cœur reconnaissant et prêt à verser pour vous son sang jusqu'à la dernière goutte.

BEAUCHAMP

Ah ! cher Albert, qu'il doit y avoir quelque chose de grand sous ce que je ne vois pas !

ALBERT

Vous me faites meilleur que je ne suis, Beauchamp. (À Germain, qui entre.) Que me voulez-vous ?

GERMAIN

M. le comte rentre de la Chambre.

ALBERT

Après ?

GERMAIN

M. le comte me fait demander.

ALBERT

Eh bien ?

GERMAIN

Je n'ai pas voulu me rendre chez M. le comte sans prendre les ordres de monsieur.

ALBERT

Pourquoi cela ?

GERMAIN

Parce que M. le comte sait que, ce matin, monsieur a dû se battre, et que j'ai accompagné monsieur sur le terrain.

ALBERT

Achevez.

GERMAIN

Et, si M. le comte me fait demander, c'est sans doute pour m'interroger sur ce qui s'est passé là-bas. Que dois-je répondre ?

ALBERT

La vérité.

GERMAIN

Alors, je dirai que la rencontre n'a pas eu lieu.

ALBERT

Vous direz que j'ai fait des excuses à M. le comte de Monte-Cristo, et que M. le comte de Monte-Cristo a bien voulu les recevoir ; allez. (Le domestique sort.) Maintenant, Beauchamp, mon ami, l'heure est venue de nous quitter ; embrassez-moi.

BEAUCHAMP

Cher Albert !

ALBERT

Et si, moi parti, on m'attaque ?

BEAUCHAMP

Oh ! soyez tranquille, j'ai les deux grands moyens de défense de ce monde, la plume et l'épée.

ALBERT

Si l'on m'attaque, ne me défendez pas ; j'ai l'avenir, il défendra le passé. Adieu, Beauchamp, adieu !

BEAUCHAMP

Adieu, mon ami !

(Il sort.)

## Scène III

Albert, puis Mercédès.

ALBERT

Allons ! c'est le premier détachement du monde, ce n'est mal-

heureusement pas le plus douloureux ! (Il va pour sortir, Mercédès paraît en costume de Catalane.) Ma mère, j'allais chez vous.

MERCÉDÈS

Je viens chez toi.

ALBERT

Que signifie ce costume, ma mère ?

MERCÉDÈS

C'est le seul que j'aie le droit d'emporter de cet hôtel ; car c'est le seul qui n'ait point été payé avec l'argent de la trahison.

ALBERT

Et vos meubles, vos bijoux, vos châles, ma mère ?

MERCÉDÈS

Je viens de laisser un état exact de tout cela, et tout cela sera vendu.

ALBERT

Vendu ?

MERCÉDÈS

Oui.

ALBERT

Vendu !

MERCÉDÈS

Au profit...

ALBERT

Au profit... ?

MERCÉDÈS, avec effort

Des prisonniers.

ALBERT

Ah ! ah ! ma mère, je suis donc meilleur que je ne croyais, puisque j'ai eu la même idée que vous !

MERCÉDÈS

Albert, je pars.

ALBERT

Moi aussi, ma mère.

MERCÉDÈS

Oh ! je m'en doutais ; mais j'ai compté, je l'avoue, que mon

fils m'accompagnerait ; me suis-je trompée ?

ALBERT

Ma mère, je ne puis vous faire partager le sort que je me destine ; il faut que je vive désormais sans nom, sans fortune. J'ai dû, pour commencer l'apprentissage de cette rude existence, emprunter à un ami le pain que je mangerai.

MERCÉDÈS

Toi, mon pauvre enfant, souffrir de la misère, souffrir de la faim. Oh ! ne dis pas cela, tu briserais toutes mes résolutions.

ALBERT

Prenez garde de trop insister, ma mère, car mes résolutions étaient prises pour moi seul, et non pour vous. En partant, je croyais vous laisser ici, sinon heureuse, du moins riche. Et cependant, j'avais prévu toute la grandeur de votre âme, toute la noblesse de votre cœur. Attendez, je n'ai qu'une adresse à mettre à cette lettre... (Il écrit.) Veuillez sonner, ma mère. (Elle sonne.) Germain, il y a réponse.

GERMAIN

Bien, monsieur. L'intendant de M. le comte de Monte-Cristo est là, il demande à remettre une lettre à vous-même.

ALBERT

Faites entrer.

MERCÉDÈS

Une lettre du comte !

#### Scène IV

Les mêmes, Bertuccio.

BERTUCCIO

Une lettre du comte, Excellence.

ALBERT

Y a-t-il réponse ?

BERTUCCIO

Non, Excellence.

ALBERT

Merci, mon ami. Germain, dites au suisse que nous n'y som-

mes pour personne. À propos, M. de Morcerf ?

GERMAIN

Il a ordonné de ne pas déteiler sa voiture ; il est enfermé chez lui ; je crois qu'il écrit.

ALBERT

C'est bien ; allez.

Scène V

Mercédès, Albert.

ALBERT

Lisons, ma mère... (Mercédès s'approche, Albert lit tout haut.)  
 « Albert, en vous montrant que j'ai pénétré le projet auquel vous êtes sur le point de vous abandonner, je crois vous montrer aussi que je comprends la délicatesse. Vous voilà libre, vous quittez l'hôtel du comte, et vous allez retirer chez vous votre mère, libre comme vous. Mais réfléchissez, Albert, vous lui devez plus que vous ne pouvez lui payer ; pauvre noble cœur que vous êtes, gardez pour vous la lutte, réclamez pour vous la souffrance, mais épargnez-lui cette première misère qui accompagnera nécessairement vos premiers efforts, car elle ne mérite pas même le reflet du malheur qui la frappe aujourd'hui, et la Providence ne veut pas que l'innocent paye pour le coupable. Je sais que vous allez quitter tous deux la maison de la rue du Helder sans rien emporter. Comment je l'ai appris, ne cherchez point à le découvrir : je le sais, voilà tout. Écoutez, Albert : il y a vingt-quatre ans, je revenais bien joyeux et bien fier dans ma patrie ; j'avais une fiancée, Albert, une sainte jeune fille que j'adorais, et je rapportais à ma fiancée cent cinquante louis que j'avais amassés péniblement, par un travail sans relâche. Cet argent était pour elle ; je le lui destinais, et, sachant combien la mer est perfide, j'avais enterré notre trésor dans le jardin de la maison que mon père habitait à Marseille, sur les allées de Meilhan. Votre mère, Albert, connaît bien cette pauvre chère maison. Dernièrement, en venant à Paris, j'ai passé par Marseille, j'ai été voir cette maison

aux douloureux souvenirs, et, le soir, une bêche à la main, j'ai sondé le coin où j'avais enfoui mon trésor. La cassette de fer était encore à la même place, personne n'y avait touché. Elle est à l'angle qu'un beau figuier, planté par mon père le jour de ma naissance, couvre de son ombre. Eh bien, Albert, cet argent qui autrefois devait aider à la vie et à la tranquillité de cette femme que j'adorais, voilà qu'aujourd'hui, par un hasard étrange et douloureux, il a retrouvé le même emploi, voilà que cette petite maison que nous devons habiter à nous deux, voilà qu'elle va l'habiter seule. Oh ! comprenez bien ma pensée, à moi qui pourrais offrir des millions à cette pauvre femme, et qui lui rends seulement le morceau de pain noir oublié sous notre pauvre toit, depuis le jour où j'ai été séparé de celle que j'aimais !... EDMOND DANTÈS. »

MERCÉDÈS

Oh ! j'accepte. Il a le droit de payer la dot que j'apporterai dans un couvent.

ALBERT

Oh ! ma mère ! ma mère ! je vous dirai, comme Hamlet : quelle différence !...

MERCÉDÈS, se laissant glisser à genoux

Albert !

ALBERT, l'embrassant

Eh bien, voyons, ma mère, calculons toutes nos richesses ; j'ai besoin d'un total pour échafauder mes plans : d'abord, trois mille six cents francs. Avec ces trois mille six cents francs et ce dont je puis disposer de mon côté, j'ai la prétention de faire face à toutes nos dépenses.

MERCÉDÈS

Pauvre enfant !

ALBERT

Oh ! je vous ai dépensé assez d'argent, ma mère, pour en connaître le prix, soyez tranquille. Sur ces trois mille six cents francs, je viens donc de bâtir un avenir d'éternelle sécurité.



MERCÉDÈS

Eh bien, voyons, qu'avez-vous décidé, Albert ?

ALBERT

D'abord, avec deux cents francs, nous allons tous les deux à Marseille.

MERCÉDÈS

Mais les avez-vous, même, ces deux cents francs ?

ALBERT

Je viens d'en emprunter cinq cents à Beauchamp ; donc, ces deux cents francs, les voici, et trois cents autres encore ! puis, tenez...

MERCÉDÈS

Qu'est-ce que cela ?

ALBERT

Mille francs, ma mère !

MERCÉDÈS

Mais d'où te viennent ces mille francs ?

ALBERT

Écoutez, et ne vous émotionnez pas trop. (Il l'embrasse.) Vous n'avez pas idée, ma mère, comme je vous trouve belle sous ce costume.

MERCÉDÈS

Cher enfant !

ALBERT

En vérité, il ne vous manquait que d'être malheureuse pour changer mon amour en adoration.

MERCÉDÈS

Je ne suis pas malheureuse tant que j'ai mon fils ; je ne serai pas malheureuse tant que je l'aurai.

ALBERT

Ah ! justement, voilà où commence l'épreuve. Ma mère, vous savez ce qui est convenu ?

MERCÉDÈS

Sommes-nous convenus de quelque chose ?

ALBERT

Oui. Nous sommes convenus que vous habiteriez Marseille et que moi... et que moi... je partirais pour l'Afrique.

MERCÉDÈS

Oh !

ALBERT

Depuis ce matin, je me suis engagé dans les spahis, ou plutôt, croyant que mon corps était bien à moi et que je pouvais le vendre, depuis ce matin, je remplace quelqu'un.

MERCÉDÈS

Mon Dieu !

ALBERT

Je me suis vendu, comme on dit, plus cher, ma foi, que je ne croyais valoir : deux mille francs !

MERCÉDÈS

Et ces mille francs ?

ALBERT

Ce sont les arrhes, la moitié de la somme, car le marché était conditionnel ; si vous ne partiez pas, si vous restiez à Paris, je m'engageais seulement.

MERCÉDÈS

Mon Dieu ! Et c'est pour moi ?... Non, non.

ALBERT

La lettre que je viens d'envoyer par Germain rend le marché définitif ; les autres mille francs viendront dans un an.

MERCÉDÈS

Oh ! le prix de son sang !

ALBERT

Oui, si je suis tué. Oh ! mais je t'assure, bonne mère, que je suis, au contraire, dans l'intention de défendre énergiquement ma vie. Je ne me suis jamais senti en si bonne disposition de vivre que dans ce moment.

MERCÉDÈS

Mon Dieu ! mon Dieu !

ALBERT

D'ailleurs, pourquoi voulez-vous que je sois tué ? Est-ce que nos grands généraux de l'armée d'Afrique ont été tués ? est-ce que Morel, que nous connaissons, a été tué ? Vous verrez comme je serai beau sous mon uniforme brodé ; j'ai choisi celui-là par un reste de coquetterie. Eh bien, donc, vous comprenez, ma mère, voilà déjà cinq mille six cents francs assurés. Avec cela, dans la petite maison qui vous appartiendra, vous vivrez deux bonnes années.

MERCÉDÈS

Je vivrai avec la moitié, avec le quart ; je vivrai de pain, s'il le faut ; mais ne pars pas !

ALBERT

Ma mère, je partirai ; vous m'aimez trop pour me laisser près de vous, oisif et inutile ; d'ailleurs, j'ai signé.

MERCÉDÈS

Tu feras selon ta volonté, mon fils ; moi, je ferai selon celle de Dieu.

ALBERT

Non pas selon ma volonté, ma mère, mais selon la raison, selon la nécessité. Nous sommes deux créatures désespérées, n'est-ce pas ? qu'est-ce que la vie pour vous aujourd'hui ? Rien. Qu'est-ce que la vie aujourd'hui pour moi ? Oh ! bien peu de chose ; car, je vous le jure, cette vie eût cessé à l'heure où mon père avait déshonoré notre nom... Enfin, je vis ; si vous me permettez d'espérer encore, si vous me laissez le soin de faire votre bonheur à venir, vous doublez ma force. Alors, je vais trouver, là-bas, le gouverneur de l'Algérie. C'est un cœur loyal et essentiellement soldat ; je lui conte ma lugubre histoire, je le prie de tourner, de temps en temps, les yeux du côté où je serai, et, s'il me tient parole, s'il me regarde faire, avant six mois, sous un nouveau nom, sous le vôtre, ma mère, Albert sera officier ou mort. Si je suis officier, votre sort est assuré, car j'aurai de l'argent pour vous et pour moi, et, de plus, un nouveau nom, dont

nous serons fiers tous les deux. Si je suis tué, alors, chère mère, vous mourrez, s'il vous plaît de mourir, et, alors, nos malheurs auront leur terme dans leur excès même.

MERCÉDÈS

C'est bien, tu as raison, mon fils. Prouvons à de certaines gens qui nous regardent et qui attendent nos actes pour nous juger, prouvons-leur que nous sommes au moins dignes d'être plaints.

ALBERT

Mais pas de funèbres idées, chère mère. Une fois au service, me voilà riche ; une fois dans la maison de M. Dantès, vous voilà tranquille. Essayons, ma mère, essayons.

MERCÉDÈS

Oui, essayons, car tu dois vivre, car tu dois être heureux.

ALBERT

Et quand quittez-vous l'hôtel ?

MERCÉDÈS

À l'instant même.

ALBERT

Nous partons pour Marseille ?

MERCÉDÈS

Dans une heure, si tu veux.

ALBERT

Ma mère, je vous attends.

MERCÉDÈS

Je suis prête.

ALBERT

Ma mère !

MERCÉDÈS

Mon fils ?

ALBERT

Avant de quitter Paris, n'est-il pas un homme à qui nous devons un dernier adieu ?

MERCÉDÈS

À Edmond Dantès !

ALBERT

Non, au comte de Monte-Cristo.

MERCÉDÈS

Viens, mon enfant, viens.

DIXIÈME TABLEAU

*Chez Monte-Cristo. – La salle d'armes.*

Scène première

Monte-Cristo, assis ; Haydée, couchée à ses pieds.

MONTE-CRISTO

Et tu lui es donc apparue comme la Némésis vengeresse, à cet homme ?

HAYDÉE

Oh ! oui, noble seigneur ! l'âme de mon père était passée dans la mienne, elle donnait l'accent de la conviction à chacune de mes paroles, et il a roulé, du haut de son orgueil, comme un Titan du haut de Pélion.

MONTE-CRISTO

Que tu es belle, ma fille !

HAYDÉE

Que tu es bon, monseigneur !

MONTE-CRISTO

Ô mon Dieu Seigneur, ne me laissez pas trop aller à cette espérance, qu'il peut exister, pour le même homme, deux Mercédès dans le même monde.

Scène II

Les mêmes, Bertuccio.

BERTUCCIO

Excellence !

MONTE-CRISTO

Hein ?

BERTUCCIO

Je sais que Son Excellence avait défendu sa porte ; mais...

MONTE-CRISTO

Mais ?...

BERTUCCIO

Mais c'est M. le comte de Morcerf.

MONTE-CRISTO

Le comte ou le vicomte ?

BERTUCCIO

Le comte ; et comme il a dit que c'était pour une affaire d'honneur, j'ai cru, moi qui connais Son Excellence, que devant ce mot-là, toutes les portes devaient s'ouvrir.

MONTE-CRISTO

Vous avez raison, Bertuccio ; où est le comte ?

BERTUCCIO

À la porte, dans son coupé.

MONTE-CRISTO

Faites-le venir.

(Bertuccio sort.)

HAYDÉE

Mon Dieu, n'est-ce point fini encore ?

MONTE-CRISTO

Je ne sais si c'est fini, mon enfant bien-aimée ; mais ce que je sais, c'est que tu n'as rien à craindre.

HAYDÉE

Prends garde, monseigneur, prends garde ; tu sais que c'est un misérable à qui tous les moyens sont bons.

MONTE-CRISTO

Cet homme ne peut rien sur moi, Haydée ; c'est quand j'avais affaire à son fils que tu devais craindre.

HAYDÉE

Aussi, ce que j'ai souffert, moi qui avais tout entendu, oh ! tu ne le sauras jamais, monseigneur.

MONTE-CRISTO, étendant la main

Par la tombe de mon père, je te jure que, s'il arrive malheur,

ce ne sera point à moi.

HAYDÉE

Je te crois, monseigneur, comme si Dieu me parlait.

MONTE-CRISTO

Cet homme ne doit pas te voir, Hadyée ; laisse-nous.

HAYDÉE, lui présentant le front

Tu as dit que je n'avais rien à craindre pour l'âme de mon corps ?

MONTE-CRISTO

Non.

HAYDÉE

Je te laisse, monseigneur.

MONTE-CRISTO

Mon Dieu, permettriez-vous donc que je puisse aimer encore ?

(Haydée sort.)

### Scène III

Monte-Cristo, Morcerf.

MONTE-CRISTO

Eh ! c'est M. de Morcerf... Je croyais avoir mal entendu, monsieur, quand on vous a annoncé à moi tout à l'heure.

MORCERF

Oui, c'est moi-même, monsieur.

MONTE-CRISTO

Il me reste à savoir maintenant la cause qui me procure l'honneur de voir M. de Morcerf, honneur auquel je ne m'attendais pas.

MORCERF

Monsieur, vous avez eu, ce matin, une rencontre avec mon fils.

MONTE-CRISTO

Vous savez cela ?

MORCERF

Et je sais aussi que mon fils avait de bonnes raisons pour désirer se battre contre vous et faire tout ce qu'il pourrait pour vous

tuer.

MONTE-CRISTO

En effet, monsieur, il en avait de bonnes ; mais vous voyez que, malgré cela, non-seulement il ne m'a pas tué, mais encore il ne s'est pas battu.

MORCERF

Et cependant il vous regardait comme la cause du déshonneur de son père, comme la cause de la ruine effroyable qui, en ce moment-ci, accable ma maison.

MONTE-CRISTO

C'est vrai, monsieur ; cause secondaire, par exemple, et non principale.

MORCERF

Mais, sans doute, vous lui avez fait quelque excuse ou donné quelque explication ?

MONTE-CRISTO

Je ne lui ai donné aucune explication, et c'est lui qui m'a fait des excuses.

MORCERF

Alors, à quoi attribuez-vous cette conduite ?

MONTE-CRISTO

À la conviction qu'il y avait probablement dans tout ceci un homme plus coupable que moi.

MORCERF

Et quel était cet homme ?

MONTE-CRISTO

Son père.

MORCERF

Soit ; mais vous savez que le coupable n'aime point à s'entendre convaincre de culpabilité.

MONTE-CRISTO

Je le sais ; aussi, je m'attendais à ce qui arrive en ce moment.

MORCERF

Vous vous attendiez à ce que mon fils fût un lâche ?



MONTE-CRISTO

M. Albert de Morcerf n'est point un lâche.

MORCERF

Un homme qui a dans la main une épée ou un pistolet, qui, à la pointe de cette épée ou au bout de ce pistolet, tient un ennemi mortel, cet homme, s'il ne se bat point, est un lâche. Que n'est-il ici pour que je le lui dise !

MONTE-CRISTO

Je ne présume pas que vous soyez venu me déranger, monsieur, pour me conter vos petites affaires de famille. Allez dire cela à M. Albert ; peut-être saura-t-il que vous répondre.

MORCERF

Oh ! non, non, vous avez raison ; je ne suis pas venu pour cela ; je suis venu pour vous dire que, moi aussi, je vous regarde comme mon ennemi. Je suis venu pour vous dire que je vous hais d'instinct, qu'il me semble que je vous ai toujours connu, toujours haï, et qu'enfin, puisque les jeunes gens de notre époque ne se battent plus, c'est aux pères de se battre pour eux. Est-ce votre avis, monsieur ?

MONTE-CRISTO

Parfaitement. Aussi, quand je vous ai dit que j'avais prévu ce qui arrivait, c'est de l'honneur de votre visite que je voulais parler.

MORCERF

Tant mieux ; vos préparatifs sont faits, alors ?

MONTE-CRISTO

Ils le sont toujours, monsieur. Voyez.

(Il lui montre sur une table épées et pistolets.)

MORCERF

Vous savez qu'une fois sur le terrain, nous nous battons jusqu'à la mort d'un de nous deux ?

MONTE-CRISTO

Jusqu'à la mort d'un de nous deux.

MORCERF

Partons, alors ; car nous n'avons pas besoin de témoins.

MONTE-CRISTO

C'est inutile, nous nous connaissons si bien.

MORCERF

Au contraire, c'est que nous ne nous connaissons pas.

MONTE-CRISTO

Bah ! voyons un peu. N'êtes-vous pas le soldat Fernand, qui a déserté la veille de la bataille de Waterloo ? N'êtes-vous pas le lieutenant Fernand, qui a servi de guide et d'espion à l'armée française en Espagne ? N'êtes-vous pas le colonel Fernand, qui a trahi, vendu et assassiné son bienfaiteur Ali ? et tous ces Fernand-là réunis n'ont-ils pas fait le général comte de Morcerf, ex-pair de France ?

MORCERF

Oh ! le misérable, à qui je propose un duel et qui me marque avec un fer rouge. Oh ! misérable, qui me reproche ma honte au moment peut-être où il va me tuer ! Non, je n'ai point dit que je t'étais inconnu. Je sais bien, démon, que tu as pénétré dans la nuit du passé, et que tu y as lu – à la lueur de quel flambeau, je l'ignore – chaque page de ma vie ; mais peut-être y a-t-il encore plus d'honneur en moi, dans mon opprobre, qu'en toi, sous tes dehors pompeux. Mon nom, je te suis connu, je le sais ; mais c'est toi que je ne connais pas, aventurier cousu d'or et de pierreries ! Tu t'es fait appeler, à Paris, le comte de Monte-Cristo ; en Italie, Sindbad le Marin ; à Malte, que sais-je, moi ? je l'ai oublié. Mais c'est ton nom réel que je te demande ; c'est ton vrai nom que je veux savoir, au milieu de tes cent noms, afin que je le prononce sur le terrain du combat, au moment où je t'enfoncerai mon épée dans le cœur. (Monte-Cristo s'élançe dans un cabinet.) Eh bien, tu m'échappes, tu me fuis ? Oh ! je te suivrai.

(Il prend un pistolet sur la table, et s'élançe. Au moment où il s'approche du seuil de la porte, Monte-Cristo reparait. Il a eu le temps de jeter sa robe de chambre de velours noir, d'endosser une veste de marin et de se coiffer d'un chapeau de marin.)

MONTE-CRISTO

Fernand, de mes cent noms, je n'aurais besoin de t'en dire

qu'un seul pour te foudroyer ; mais ce nom, tu le devines, n'est-ce pas ? ou plutôt tu te le rappelles ; car, malgré tous mes chagrins, toutes mes tortures, je te montre aujourd'hui un visage que la vengeance rajeunit, un visage que tu dois avoir vu bien souvent dans tes rêves, depuis ton mariage avec Mercédès, ta fiancée...  
Regarde, regarde !

MORCERF, épouvanté

Edmond Dantès !...

(Il fuit dans la chambre à côté. On entend un coup de pistolet. Monte-Cristo s'élançe, regarde, et jette un cri.)

BERTUCCIO, annonçant

M. le vicomte et madame la comtesse de Morcerf.

MONTE-CRISTO, tirant vivement  
la portière qui cache le corps

Oh !... (À Bertuccio.) C'est bien.

#### Scène IV

Monte-Cristo, Mercédès, Albert.

MERCÉDÈS

Edmond !

MONTE-CRISTO

Mercédès !

MERCÉDÈS

Je pars pour Marseille, Edmond ; pardonnez-moi ! Mon fils part pour l'Afrique ; bénissez-le !

MONTE-CRISTO

Oh !...

(Il ouvre ses bras.)

MERCÉDÈS

Albert dans les bras de Dantès... Oh ! mon Dieu ! je vous remercie, car j'ai vu ce que je n'espérais jamais voir. Viens, Albert. Adieu, Edmond.

MONTE-CRISTO

Adieu !... adieu !...

(Mercédès et Albert s'éloignent.)

Scène V  
Monte-Cristo, Haydée.

HAYDÉE, se glissant sous le bras de Monte-Cristo

Dieu m'a faite plus jeune qu'elle, monseigneur, pour que j'aie le bonheur de t'aimer plus longtemps.

MONTE-CRISTO

Sois la bienvenue, ange de l'espérance, qui viens trouver l'ange du châtiment !

## DISTRIBUTION

Monte-Cristo	M. Arnault
Fernand, comte de Morcerf	M. Lyonnet
Albert	M. Gouget
Beauchamp	M. Léon Mourot
Danglars	M. Stainville
Lucien Debray	M. Bousquet
Bertuccio	M. Machanette
Le président	M. Thierry
Chateaubrun	M. Debreuil
Frantz	M. De Prelle
Un pair	M. Martin
Baptistin	M. Curey
Ali	M. Lavergne
Germain	M. Jules
Philippe	M. Henri
Un huissier	M. Langlois
Haydée	M <sup>me</sup> Naptal-Arnault
Mercédès	M <sup>me</sup> Lucie
Madame Danglars	M <sup>me</sup> Marie-Clarisse
Madame de Valgenceuse	M <sup>me</sup> Daroux